

FRAGMENTS

REVUE DE LITTÉRATURE
PROLÉTARIENNE

cercle culturel de littérature
ouvrière, paysanne et sociale

HOMMAGE À EDMOND THOMAS



C'EST DANS L'AUTHENTICITÉ
QUE L'ÉCRITURE A SON SALUT

#13

FRAGMENTS

revue de littérature
prolétarienne

COMITÉ DE RÉDACTION

Giuseppe Lucatelli, mécanicien automobile et DS; Thierry Maricourt, écrivain, essayiste; Martine Minarovits, bibliothécaire à la retraite; Thierry Périssé, professeur; Raphaël Romnée, postier retraité; Laurent Vannini, traducteur.

SECRÉTAIRE DU COMITÉ DE RÉDACTION

Raphaël Romnée

DIRECTEUR DE PUBLICATION

Vincent Picart

MAQUETTE : Gilles Maupoint

ÉQUIPE DE RELECTURE :

Laurent Jeulin; Marie-Josèphe Lemaire, retraitée; Martine Minarovits, bibliothécaire à la retraite; Christophe Recoura, photographe; Robin Ségalas, magasinier en BU

CONTACTS :

cclops@orange.fr

<https://fragmentscclops.com>

ISBN : 9782492416156 – ISSN : 2800602 X

DÉPÔT LÉGAL : mai 2026

Isiprint – 139, rue Rateau, Parc des Damiens, 93120 La Courneuve

FRAGMENTS, revue de littérature prolétarienne, est éditée par le Cercle culturel de littérature ouvrière, paysanne et sociale, association 1901 enregistrée sous le numéro W951006252 à la Préfecture du Val-d'Oise en date du 25 janvier 2020.

Ce numéro a été conçu avec les fonts All Round Gothic de Ryoichi Tsunekawa & Freight Text Pro de Joshua Darden.

Édito

Poursuivre notre enracinement

Pas à pas **FRAGMENTS**, seule revue dédiée à la littérature prolétarienne, s'installe dans le paysage littéraire, celui des écrits consacrés à une écriture qui vient d'en bas. Progressivement notre assise s'élargit, le nombre de membres du CCLOPS ne cesse d'augmenter et il en est de même pour celui des abonnés. Du côté des éditions Prolit's, que nous avons mises en place, nous pouvons nous réjouir que les quatre premiers titres publiés ont su trouver leur lectorat. Cette situation positive résulte d'une démarche, totalement autogestionnaire, qui consiste à aller vers des lecteurs potentiels, au travers des salons, des présentations de livres auprès de libraires investis, en prospectant au gré d'un colportage qui mobilise de nombreux membres de notre association. Pour notre sixième année d'existence nous comptons rééditer le livre d'Hélène Patou *Le domaine du hameau perdu*. La parution de notre premier numéro des Cahiers de littérature prolétarienne, *Tout ça, c'est pas d'la littérature!* de Serge Delugeard est une nouvelle étape, présentant l'itinéraire d'un môme, né en 1944, et issu du lumpenprolétariat, une trajectoire humaine qui ne saurait laisser indifférent, alliant la découverte d'un Paris populaire en ces années cinquante et soixante à la prise de conscience politique. Une révolte, rageuse et permanente, demeure le fil conducteur du livre, de la vie de l'auteur. Les retours transmis par les premiers lecteurs nous confirment la puissance des textes de Serge Delugeard. D'autres projets sont en gestation et alimenteront les numéros suivants de cette nouvelle collection.

Au sommaire de cette treizième livraison, outre les rubriques habituelles, nous avons choisi de rendre un hommage à Edmond Thomas, en privilégiant les témoignages recueillis auprès de proches du fondateur des Éditions Plein Chant, Pierre Ziegelmeier, compagnon de route historique, Jean-Paul Louis à l'origine des éditions du Lérot, Joël Cornuault, qui a participé à la réalisation de numéros de la revue Plein Chant, mais également en suscitant des contributions plus larges. Ainsi Paul Berteloot, animateur de l'Association pour la promotion de la littérature ouvrière, en donnant la parole à des lecteurs de livres édités par Plein Chant, ou encore le très beau texte présenté par Marie-Armelle Robin, réalisatrice du documentaire Daniel Roy «La vie d'un simple»¹.

1. Daniel Roy : Totalement impliqué dans la vie des Éditions Plein Chant durant plusieurs

Le dossier de ce numéro de **FRAGMENTS**, réalisé par Giuseppe Lucatelli, intitulé «Là où la sueur devient poésie : éclats d'âmes ouvrières en Italie» nous invite à la découverte de Tommaso Di Ciaula, Luigi Di Ruscio et Nella Nobili. Ces trois parcours, ces trois écritures, dessinent une cartographie sensible de la classe ouvrière italienne, entre mémoire, engagement et quête de sens. Notre escapade au-delà des Alpes se poursuit au travers d'un entretien avec Alberto Prunetti, auteur, éditeur, *En Italie, une lutte ouvrière pour le droit au pain et aux roses*. *Les souvenirs d'un gamin de Paris* de Franck Thiriot sont au rendez-vous, avec en outre l'annonce de la parution aux Éditions Prolit's en 2027 de son autobiographie *Soleil au cœur*. Il va falloir ronger son frein. Didier Trumeau nous offre *Brasier interne*, texte qui suscite une authentique émotion, Philippe Geneste continue son exploration de la littérature prolétarienne depuis 1970, travail de bénédictin qui comble un vide réel pour cette période. Des notes de lecture naturellement, un compte-rendu de notre présence à Lille en mars 2026 lors d'un colloque universitaire consacré à Michel Ragon figurent également dans les pages de ce numéro treize.

Outre la préparation du numéro quatorze, avec un dossier abordant l'itinéraire littéraire, pictural de Bernard Clavel, nous travaillons à la préparation du colloque «Un auteur prolétarien, Didier Dae-ninckx» qui devrait avoir lieu au cours du premier semestre 2027. Mais d'ici-là vous aurez de multiples occasions de nous croiser, au détour d'un salon ou d'une conférence, ici et là, et ailleurs. Et, pourquoi pas, de nous rejoindre.

Raphaël Romnée

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO

Denis Ballu; Paul Berteloot; Joël Cornuault;
Christian Delrue; Serge Delugeard; Les éditions
Obliques; Thierry Flammant; Philippe Geneste;
Laurent Jeulin; François Lebert; Claude Le
Manhec; Jean-Paul Louis; Giuseppe Lucatelli;
Thierry Maricourt; Patrick Mayoux; Thierry Périssé;
Philippe Pineau; Patrick Ramseyer; Marie-Armelle
Robin; Raphaël Romnée; Danielle Sénéchal;
Franck Thiriot; Didier Trumeau; Verlaine; Pierre
Ziegelmeyer. Correspondance de Jean Le Mauve
transmise par Paul Berteloot.

décennies. Le film, réalisé en 2024 par Marie-Armelle Robin retrace le parcours de cet amoureux de la chose écrite. Dans le documentaire Edmond Thomas est présent. Le CLOPS œuvre pour l'édition de cette réalisation sous la forme d'un DVD.

APPEL À CONTRIBUTIONS POUR LE NUMÉRO 14 DE FRAGMENTS : DOSSIER BERNARD CLAVEL

Nous invitons nos lecteurs à adresser leurs contributions portant sur l'auteur autodidacte Bernard Clavel dont l'œuvre littéraire est multiple : romans, poésies, nouvelles, essais, écrits pour les enfants, chansons, scénarios pour la télévision. Son activité créatrice a épousé d'autres domaines : il fut peintre, aquarelliste. Bernard Clavel a été un homme engagé, pacifiste, internationaliste, sensible à la cause animale comme aux questions de l'environnement. Un parcours, une voix dont les paroles demeurent en phase avec les questions posées aujourd'hui à l'Humanité.

Nous attendons vos réponses avant le 15 octobre 2026, à transmettre au
CCLOPS, 79 rue du docteur Roux 95130 Franconville La Garenne.
Ou à notre adresse mail : cclops@orange.fr



Colporteur itinérant annonçant sur les murs des villes et des villages la naissance de **FRAGMENTS**, revue de littérature prolétarienne.

ABONNEMENT & DIFFUSION

Chèques à l'ordre de CCLOPS, à envoyer à
CCLOPS - 79 rue du docteur Roux
95130 Franconville-la-Garenne.

Je souhaite m'abonner (5 numéros) à la revue **FRAGMENTS** :

- Abonnement à partir du n°..... : 35 euros
- Abonnement de soutien à partir du n°..... : __ euros
- Abonnement précaire à partir du n°..... : 20 euros
- Abonnement international à partir du n°..... : 65 euros

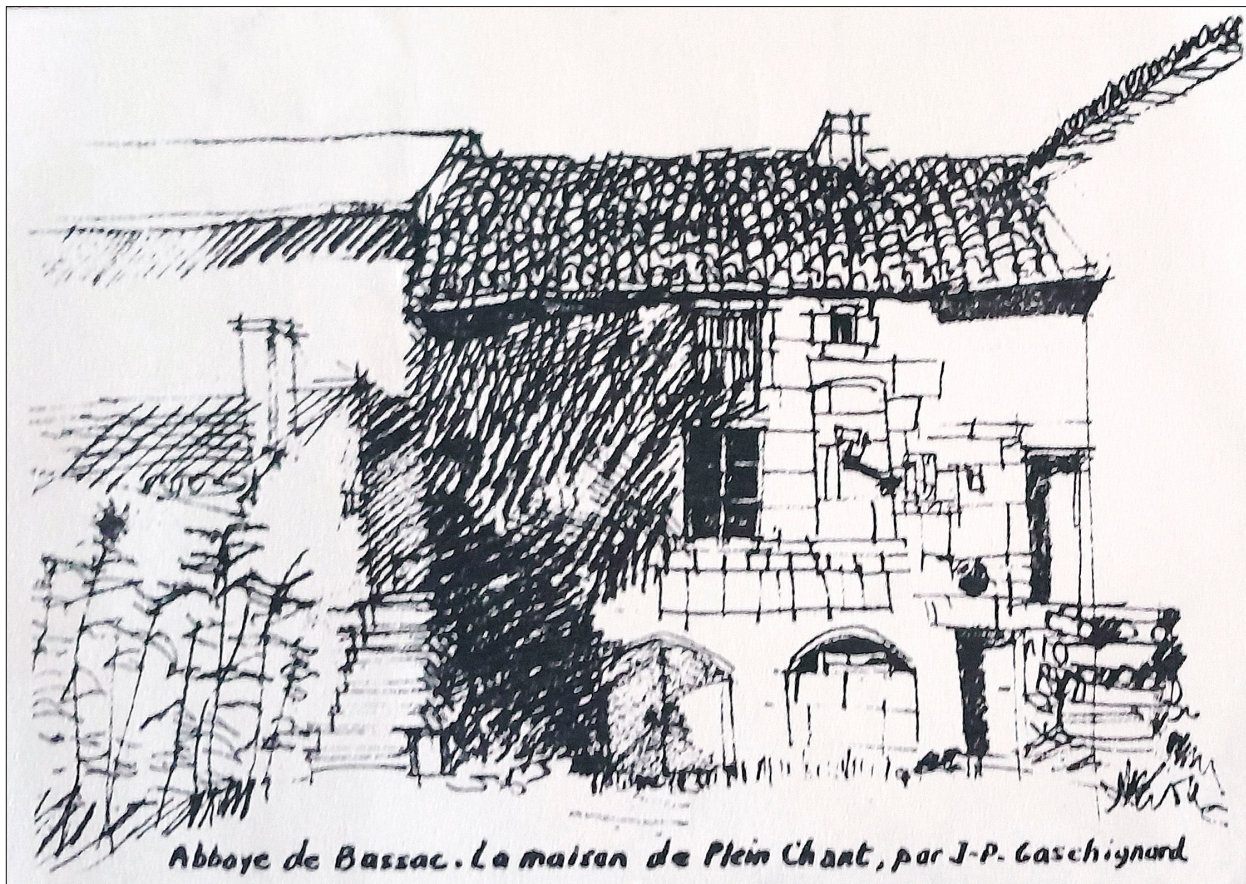
Nom : _____ Prénom : _____
Adresse : _____
Code postal : _____ Ville : _____
Profession : _____ Adresse courrielle : _____

Je souhaite ADHÉRER au Cercle culturel de littérature ouvrière, paysanne et sociale (CCLOPS).

Le montant de la cotisation annuelle est de 15 euros, à l'ordre de CCLOPS. Les statuts de l'association vous seront adressés avec le reçu de paiement.

Hommage à Edmond Thomas

POUR CET HOMMAGE NOUS AVONS RECUEILLI DES TÉMOIGNAGES, SOUVENIRS, ANECDOTES, ISSUS DE DIFFÉRENTES SOURCES. DES PROCHES, LES HISTORIQUES POURRAIT-ON DIRE, DES AMIS, DES LECTEURS POUR LESQUELS LES ÉDITIONS PLEIN CHANT ONT ÉTÉ UNE RÉFÉRENCE CONSTANTE, UN ABREUVOIR À LIVRES POUR ÉTANCHER UNE SOIF, CELLE DE DÉCOUVRIR DES RÉCITS N'AYANT PAS PIGNON SUR RUE, DES OUVRAGES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI. UN HOMMAGE PLURIEL QUI FOURNIT DE MULTIPLES ÉCLAIRAGES QUANT AU TRAVAIL D'EDMOND THOMAS, SA PERSONNALITÉ ÉGALEMENT, SON ITINÉRAIRE, SA LIGNE DE CONDUITE EXIGEANTE AVEC LE SOUCI QUE CHAQUE LIVRE ÉDITÉ SOIT DE LA BELLE OUVRAGE. LES PHOTOS ET L'ANNONCE DE DÉMÉNAGEMENT D'EDMOND THOMAS PROVIENNENT DE LA COLLECTION PERSONNELLE DE JEAN-PAUL LOUIS.



Arrière de l'abbaye, réalisé en 1976 par Jean-Paul Gaschignard» Edmond Thomas en a fait une carte postale

Le 9 février 2026

Cher Edmond,

Je suis heureuse de pouvoir prendre ma plume et te donner quelques nouvelles d'ici-bas. Je sais à quel point la correspondance papier était importante pour toi, tu regrettais de trouver ta boîte aux lettres, attachée au portail, vide et ta messagerie débordante. Je pensais souvent à toi, seul dans ta grande maison à Bassac. Tu recevais peu de gens. Il y avait ceux avec qui tu étais fâché et les lointains amis; je t'entends ruminer qu'il valait mieux la solitude que de sottes visites!

Néanmoins tu pouvais compter sur la présence de notre ami commun, Daniel Roy. Ce messenger te faisait parvenir les nouvelles du Monde chaque mardi et, lorsque les distances avec ta pétrolette étaient trop importantes, te véhiculait afin d'honorer tes rendez-vous médicaux. Vous vous retrouviez également au dîner les vendredis afin de faire le point sur les éditions Plein Chant. Je me rappelle avec joie avoir participé à l'un de ces repas préparé par tes soins. Nous fêtions la sortie du documentaire Daniel Roy, «La vie d'un simple». Ta fatigue était déjà grande et pourtant tu mis tout ton cœur à me recevoir. Je me souviens de ce souper sur la toile cirée vichy rouge de la cuisine, la cochonnaille, les radis à la croque au sel, le poulet rôti sur son lit d'oignons, puis le gâteau au chocolat. Tous ces mets étaient accompagnés, comme il se doit en Charente, d'un verre de pineau, Lavenat, le meilleur pour toi, d'une bonne bouteille de rouge et forcément d'une rasade de cognac. Pour la sortie du film réalisé par mes soins, tu m'avais fait l'honneur de ta présence à la première projection aux Lettres de Mondouzil à Châteauneuf-sur-Charente. Je pense que ce devait être ta dernière sortie en société. Je me sentais fébrile, voulais

être à la hauteur de ton regard exigeant, savoir si le passage où je t'avais filmé dans ton atelier te convenait. Cette invitation à ce repas ainsi que l'affiche du film placardée sur la porte de ton bureau voulait tout dire.

À propos du film, il semblerait qu'il soit prochainement édité. Avec tout le respect que je te dois, bien évidemment chez des amis à toi. Pour cela j'ai décidé de rajouter un hommage te concernant, Edmond. J'ai jugé qu'il serait intéressant de filmer le cœur de ton absence, ta maison, où tout est resté en ordre. Daniel et moi avons insisté pour que rien ne soit déplacé dans ton espace privé. Pour combien de temps... Ton gros gilet de laine trône toujours sur le dossier de la chaise de la cuisine, il semble attendre ton retour. Avant de te parler de ton intérieur, je t'annonce que j'ai repris avec Daniel l'association des Amis de Plein Chant. J'espère que tu en seras content. Très occupée en ce moment, c'est Daniel qui fait tout le boulot, je souhaite pouvoir le seconder prochainement. Il fait un travail remarquable, l'ancien postier honore les commandes des libraires avec une grande rapidité. Je ne pouvais imaginer qu'il y ait autant de demandes. J'ai un peu peur pour sa santé, car avec l'organisation de conférences et d'expositions au GREC¹, c'est pour Daniel un travail considérable! Sache que pour une question pratique, les livres des éditions Plein Chant sont en cours de déménagement à Châteauneuf.

Je prends tout de même le temps de réfléchir avec lui à de nouvelles publications, cet aspect m'intéresse beaucoup. Notre règle est de se poser la question de savoir si cela te plairait, ne pas s'éloigner de ta charte éditoriale. Tu connais mon amour

- 7 -

1. Groupe de Recherche et d'Étude Castelnovien. 2, rue du Général-Leclerc à Châteauneuf-sur-Charente

pour la peinture, alors nous discutons pour publier une artiste née en Charente, elle n'est plus de ce monde depuis longtemps, et a commencé à peindre à l'âge de 75 ans ! Sa peinture te plairait, j'en suis certaine, de l'art naïf qui dépeint les paysans, les animaux de nos campagnes charentaises. Je te parlerai de cette artiste plus longuement une autre fois, quand le projet sera plus avancé. Nous nous attacherons à soigner la fabrication des ouvrages à venir. Trouver les imprimeurs, les brocheurs qui travaillent dans les règles de l'art, de façon traditionnelle, et ce n'est pas une mince affaire. Pour cela, Edmond, il nous faudra très certainement renouer avec certains après quelques fâcheries, ils sont si peu à exercer leur métier avec talent... Avec l'avènement du numérique, les artisans ont pour ainsi dire tous disparus. Ton Heidelberg à la retraite, tu pestais à chacune des impressions, lorgnant avec minutie les détails d'un assemblage bien souvent peu respectueux du livre. «Quelle sale époque!», disais-tu, ce monde n'était plus le tien.

Edmond, pour les besoins du film, j'ai commencé à déambuler dans les différentes pièces de ta maison, en particulier à l'étage. Accueillie par la patronne des causes désespérées, Sainte Rita m'ouvrit la porte du monde de l'invisible. Je dois te confier qu'à aucun moment je ne fus dépaysée, car je pénétrais dans l'univers, non pas d'un imprimeur, mais de celui d'un artiste. Je retrouvais des espaces connus, ceux d'un grand-père maternel ou d'oncles peintres et collectionneurs. Des hommes du peuple, autodidactes, des érudits partis de rien, de grands lecteurs, des collectionneurs, non pas d'objets de valeurs, mais de petites choses qui mises côte à côte composent une œuvre d'une grande poésie. Ton bureau à l'étage est un véritable cabinet de curiosités où cohabitent sur fond d'un ancien papier peint

fleuri, les nombreux livres, gravures et huiles sur toile, des vierges, un squelette, un Père Fallières en salière, une Schtroumpfette, un Jeu des Manifestants, des sculptures de femme, une statuette en plâtre du moine Dom Pérignon, des bas-reliefs sur le thème de la mythologie, un autre représentant une scène de bûcheronnage, ou encore celui qui décrit l'Enfer – il est terrible celui-là –, des portraits d'écrivains, des photos, la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen et tant d'autres choses. Un autre petit bureau se trouve à côté, les murs sont parsemés d'images de révoltes, d'engagements, du peuple qui se soulève et meurt, ses enfants dans les bras. À ce sujet Edmond, je ne sais pas si tu l'as vu d'où tu es, mais en Iran, le régime des mollahs a massacré 30 000 hommes, femmes et enfants en 48h. Nous n'avons rien fait. Les livres qui remplissent les bibliothèques de ce petit bureau portent les titres pris au hasard comme : La révolution anarchiste, Tu ne tueras plus!, La grande armée du drapeau noir, L'épopée de la révolte, mais également L'exercice du bonheur, un ouvrage sur une réalisation utopiste entre deux guerres, il faut que je me le procure celui-ci.

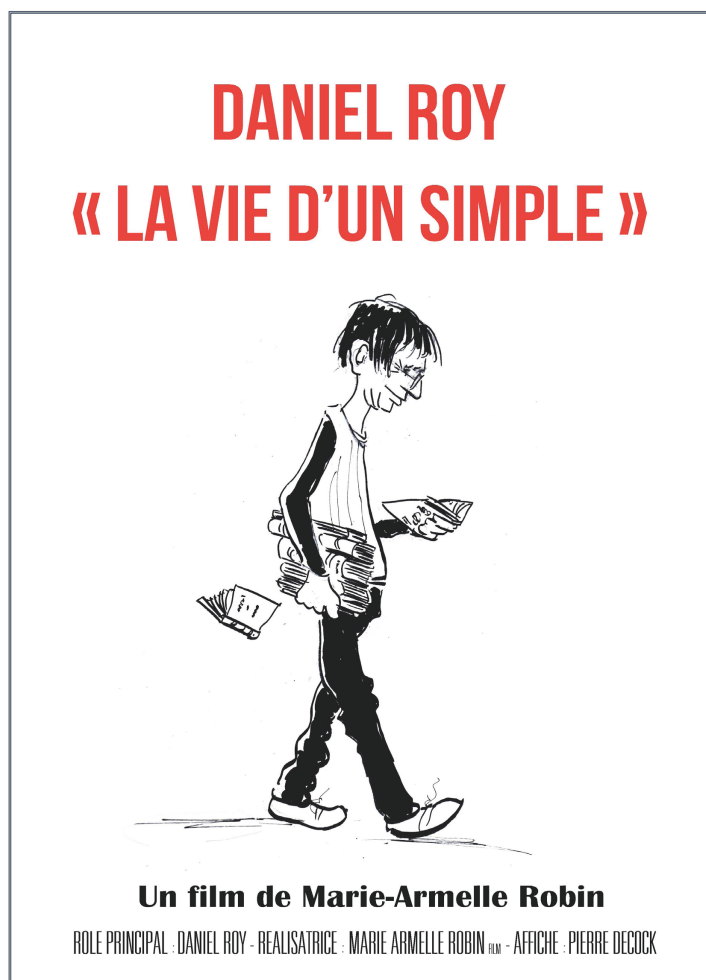
Et que dire de cette grande chambre d'amis, très féminine, qui semble sortie tout droit de l'un des romans de Flaubert. Les nombreuses peintures du XIX^e siècle, les portraits de femmes, le châle à fleurs mordoré déployé tel une nappe sur une table ronde, les jolies lampes qui encadrent le lit, la bibliothèque consacrée à l'art, tout cela apporte à cette pièce une délicieuse atmosphère. Aux beaux jours, je rêve d'y séjourner, étudier ses livres. Pieds nus sur l'ancien parquet, je m'imagine sans peine réfléchir à des tableaux à venir. En tant que peintre, la beauté et la poésie qui se dégagent de ton intérieur sont pour moi d'une grande inspiration. Mais je suis un peu triste, Edmond. Je ne

veux pas t'inquiéter, mais je me dois de te dire qu'il va être difficile de préserver tout cela. Ta maison va très certainement être vendue, quand? Je ne peux pas te le dire, ce sont les histoires avec ta famille. J'aurais tellement aimé qu'un musée soit créé en ces lieux, à Bassac, un musée sur Edmond Thomas et les éditions Plein Chant. Je suis chagrinée à l'idée même que l'on touche au moindre objet de ta merveilleuse mise en scène. Qu'en penses-tu?

Je te donnerai des nouvelles de ta maison ainsi que des éditions Plein Chant, un jour prochain.

*Affectueusement,
Marie-Armelle Robin*

- 9 -



Entretien avec Jean-Paul Louis

JEAN-PAUL LOUIS EST LE FONDATEUR DES ÉDITIONS DU LÉROT. IL A CONNU EDMOND THOMAS DÈS LES ANNÉES 1970. NOUS LUI AVONS POSÉ QUELQUES QUESTIONS SUR SA RELATION AVEC L'IMPRIMEUR-ÉDITEUR DE PLEIN CHANT, AINSI QUE SUR L'ÉMERGENCE D'UN FOYER DE CRÉATION ÉDITORIALE, LITTÉRAIRE, POÉTIQUE ET ARTISTIQUE À BASSAC ET EN CHARENTE DANS CES ANNÉES-LÀ. ENTRETIEN RÉALISÉ PAR THIERRY PÉRISSE.

Comment avez-vous connu Edmond Thomas ?

Par correspondance. La première lettre qu'il m'envoie de Paris à Bassac, où nous sommes installés depuis septembre 1970, commente ce que je lui ai écrit à la lecture de ses *Carnets de Zymase*. Elle est du 9 mai 1971, nous nous vouvoyons. Suivent d'autres lettres, à propos de projets éditoriaux (Plein Chant, en préparation, et Le Lérot rêveur, dont j'avais publié le premier numéro à Paris un an auparavant).

Edmond arrive à Bassac en juillet 1971, à mobylette depuis Paris, et, comme il le raconte lui-même, tombe sous le charme de Marylou (une amie américaine de ma femme). Le 21 juillet il est de retour à Paris et il m'écrit : «Je garde en moi la lumière de notre rencontre à tous». Suivent jusqu'à la fin de l'année une vingtaine de lettres : effervescence de projets communs auxquels participeront nombre de jeunes et moins jeunes poètes.

Que représentait pour Edmond et vous la revue La Tour de feu en 1970-71 ?

J'étais abonné depuis 1964 à cette «revue internationaliste de création poétique» publiée à Jarnac depuis 1946. Pierre Boujut y avait réuni un groupe hétéroclite de poètes et écrivains : Miatlev, Humeau, Chabert, Follain, Chaleix... Le rayonnement de La Tour de Feu est important à une époque où foisonnent les revues de poésie d'expression non-conventionnelle. Edmond évoque quelque part les congrès de La Tour de Feu, se tenant chaque 14 juillet dans la propriété de Boujut. Il avait aussi participé aux réunions mensuelles de la revue à Paris. Il y avait connu Fernand Tourret¹ qui a exercé, ainsi que son gendre Yves Lévy, libraire parisien et éditeur d'Élie Faure, une forte influence sur lui.

Je crois que nous, jeunes arrivants, et en nombre, car beaucoup d'amis se sont joints à nous rapidement, dont Jean Le Mauve, poète et paysan picard, avons représenté pour Boujut du sang neuf propre à perturber le cérémonial jarnacais. Je précise que Pierre Boujut, bien que fils de tonnelier, n'avait rien d'un «prolétaire». Il faisait partie de la société protestante de Jarnac et était lié à la maison des cognacs Tiffon par sa mère. Il adorait les confrontations. Il nous a donc poussés sur le devant du cirque qu'étaient les congrès de La Tour de Feu, faits d'incompréhensibles querelles, largement arrosées de piquette

1. D'une autre génération, Fernand Tourret (1900-1987) fut l'aîné du groupe formé en marge de La Tour de Feu. Ingénieur de formation, journaliste, historien, et poète méconnu, il a publié aussi bien à La Tour de Feu (Pariétales, 1960) que chez Plein Chant (Branle des petits seigneurs du pays de Thelle, 1981) ou Le Mauve (Bestiaire marginal, 1972). Il est le coauteur, avec Paul Feller, de L'Outil, dialogue de l'homme avec la matière, ouvrage de référence (1969 et 2004). Ce personnage singulier aimait porter un «bonnet de jour» dont on le voit coiffé sur une des photos. Il se promenait ainsi dans les rues de Bassac, succès assuré!

charentaise, ce que Boujut appelait «vin de pays» et «l'esprit de contradiction». Il m'est difficile de parler à sa place, mais je suppose qu'Edmond a globalement partagé ces impressions.

Quelle était l'atmosphère à Paris et en Charente dans les années 1970?

L'image principale que je garde de Paris quand j'en suis parti est, mises à part les frasques de jeunesse parmi lesquelles mai 68 compte assez peu, celle d'une ville où se trouvaient trois fois plus de bouquinistes qu'à présent. Pas un jour sans remplir un sac, si bien que lorsqu'Edmond organise son déménagement en février 1972, il annonce «1 tonne et demie», dont nombre de cartons de livres livrés chez moi à Bassac, où ils resteront le temps qu'il trouve à louer une dépendance de l'Abbaye. Le livre a construit toute notre existence : livres anciens, livres fabriqués. La bibliothèque qu'il a constituée au fil du temps est étonnante par sa diversité et sa cohésion à la fois, comme l'est son catalogue d'éditeur.

La Charente que j'ai connue en débarquant à Jarnac et Bassac est celle de la Grande Champagne : région riche et bourgeoise, avec un réseau de petits artisans nécessaires à la fabrication des eaux-de-vie, tonneliers, et fournisseurs en douelles et ferraille («Fers et futailles» était l'enseigne du magasin tenu par Boujut). Plus au nord, où nous avons trouvé le lieu de vie qui est toujours le nôtre, à Tusson, c'était la Charente pauvre, avec ses troupeaux de chèvres et de vaches. Tout cela a bien sûr disparu un demi-siècle plus tard : mainmise des groupes internationaux sur la région du cognac, et le nord du département transformé en une usine à éoliennes, plantées dans des champs de maïs. Un même destin déprimant, en somme.

Quels rapports entreteniez-vous avec Edmond Thomas au début des années 1970? Et après?

Edmond m'a tout appris sur les moyens d'impression qu'il utilisait à ses débuts : machine à écrire, stencils, duplicateur à encre. C'était une technique certes rudimentaire, mais dont les résultats me semblaient tenir du miracle. Souvent, c'était Le Mauve qui imprimait les couvertures en typo, à Dammard dans l'Aisne où il avait fondé la revue et maison d'édition L'Arbre. Ces relations «professionnelles» se sont poursuivies après mon départ de Bassac (éloignement géographique modeste : 35 kilomètres) et jusqu'à 1979, date à laquelle j'ai dû prendre un emploi de libraire à Paris. Malgré des divergences apparues au fil des années, nous avons continué à nous voir régulièrement et à échanger nos réalisations. Si je n'ai pas lu avec un intérêt égal toute sa production, ni lui la mienne, je n'ai jamais douté qu'il fut un merveilleux connaisseur du livre, historiquement et techniquement. Une science parfaite de l'impression en offset, mise en pages, organisation des textes, iconographie, impression. Bien meilleur que je ne l'ai jamais été. La construction d'un catalogue n'est pas chose simple. Le sien me paraît parfaitement équilibré.

Quatre imprimeurs-éditeurs en Charente à la fin des années 70, ce n'est pas banal. Comment l'expliquez-vous?

Tout part de La Tour de Feu et de Pierre Boujut, puis tout s'en éloigne. Il s'agit au début de revues (un journaliste pas très inspiré avait évoqué une «école de Bassac»). Lorsque les revues ne suffisent plus, sont créées des collections (l'une s'est appelée «Vers les bouvents²»). On dirait qu'un éditeur, d'abord amateur, fait naître le suivant, chacun évoluant ensuite vers le professionnalisme. Lorsque les éditions Plein Chant ne sont plus imprimées au duplica-

2. «Vers les bouvents» (cette appellation vient d'un lieu-dit situé sur la commune de Bassac) comporte une vingtaine

teur mais passent à l'offset, c'est une étape importante, qui inspire les entreprises suivantes, dans l'ordre : Le Temps qu'il fait de Georges Monti (d'abord à Bassac, puis Cognac, puis la Gironde), les Éditions du Lérot à Tusson et, même endroit et même moment, Séquences de Jean-Pierre Moreau (ensuite à Nantes). Toutes, y compris Plein Chant grâce à Daniel Roy sont, des décennies après leurs créations, encore en activité, sous une forme ou une autre. C'est cette longévité qui peut étonner, en dépit des difficultés rencontrées qu'expose parfaitement Edmond dans son entretien donné à Fragments³.



Été 1973 ou 1974. Abbaye de Bassac De dos, assis sur le banc : Fernand Turret, de dos et debout Laurent Grisel, assis, de gauche à droite : Yves et Pitche Louis-François, sœur et beau-frère de Jean Le Mauve, Jean Le Mauve, Jean-Paul Louis, Edmond en bout de table, à l'arrière, debout Jacqueline Louis. Vue prise sur le jardin en contrebas du bâtiment contigu à l'abbaye de Bassac, bâtiment sur deux niveaux où habitait et travaillait Edmond à ses débuts charentais.

- 18 -

Faire-part de
déménagement
d'Edmond Thomas
de Paris à Bassac.

Marylou Boardman et Edmond Thomas * les revues PLEIN CHANT cahiers henri simon faure Les Carnets de Zymase	vous prient de bien vouloir noter leur nouvelle et provisoire adresse chez Jean Paul Louis 16 - Bassac (Charente) et de ne jamais plus, oh jamais, leur adresser correspondance en la sombre rue Broca. *
---	---

d'élégantes plaquettes ronéotypées, de divers formats, publiées entre 1972 et 1976, dans le style du premier Plein Chant. On y retrouve la plupart des noms cités ici, ainsi que Didier Ard, charentais, Henri Simon Faure (auquel une importante exposition a été consacrée à la médiathèque de Saint-Étienne il y a quelques années), des anciennetés, *La Grève des forgerons* de François Coppée et le *Catalogue de l'exposition des arts incohérents*, et même un Lexique illustré du patois charentais par Robert Hillairet natif de Saint-Simon, village gabarier proche de Bassac. Un poème à quatre mains célèbre *La défonce du pré* (1972), entreprise jardinière témoignant d'un « retour à la terre » nettement affirmé, quoiqu'en dise Edmond par ailleurs.

3. **FRAGMENTS**, Numéro 1, pages 44-47.

Edmond Thomas

pour toujours

Il faut de l'or, du sang pour faire une aurore
— François Vernet

In : Vous ne mourrez nullement¹
Été 1998, je descends à moto de Châtellerault à Bassac chez Edmond Thomas pour discuter avec lui du n° 30 de la revue littéraire *Liseron* que l'association D'Un Livre L'Autre publie à l'attention des personnes détenues à la maison d'arrêt de la Pierre Levée à Poitiers. La revue semestrielle, après avoir été imprimée successivement à la bibliothèque municipale de Poitiers, par la MJC Aliénor d'Aquitaine à Poitiers et l'association Organisation 86 à Châtellerault, est imprimée depuis le n° 23, janvier 1995, par Plein Chant.

Rédacteur en chef de la revue, j'ai proposé à mes camarades de concevoir un n° spécial de 120 pages pour le *Liseron* 30 avec des textes inédits d'écrivains invités à la bibliothèque de la prison depuis 1983, année de création de la bibliothèque qui prendra le nom de médiathèque Naguib Mahfouz en 1990 avec l'assentiment du Prix Nobel de littérature égyptien. Pour l'occasion, D'Un Livre L'Autre imagine une nouvelle formule sans trop savoir laquelle et compte sur Edmond pour l'éclairer et lui faire des suggestions.

Descendu de mon VT 600 Shadow menthe et noir, je suis chaleureusement accueilli par Edmond. Après m'avoir fait visiter son atelier, donné moult explications sur sa vieille Heidelberg, il m'installe à une table de travail sur laquelle il pose un gros répertoire recensant plusieurs milliers de

polices de caractères. En effet l'idée de changer les polices, le papier, la maquette du *Liseron* constituait l'état initial de la réflexion. La question de la première de couverture est rapidement réglée. Un bandeau de couleur avec les lettres du mot LISERON et le chiffre de la livraison barre le premier tiers supérieur de la couverture. Allons-nous modifier ce qui est l'identité visuelle de la revue? Edmond trouve dommage de ne pas garder le bandeau qu'il qualifie de très bien. Alors nous gardons le bandeau.

Je reste une heure à tourner les pages, fixer attentivement les spécificités typographiques, évaluer l'effet des blocs de lettres assemblées, capter l'esthétique possible de la revue à travers les visuels présentés. Et je me décide pour un Palatino pour le corps des textes et pour le titre courant un Giovanni Black découvert sur un répertoire complémentaire tout juste sorti des presses. J'aime beaucoup le chiffre 3 comme une gueule ouverte de chien sauvage. Catherine Bourgeois qui travaille avec Edmond me dira qu'elle adore le Palatino. Le papier sera un vergé vertical de couleur crème. Et c'est ainsi que naîtra le *Liseron* 30 intitulé Poètes et romanciers à la médiathèque Naguib Mahfouz avec l'œuvre de Gildas Le Reste : une vraie feuille de liseron innervé et prolongé d'un panneton à l'encre de Chine. L'œuvre, très fragile, ne pourra pas être récupérée.

Edmond, je l'avais rencontré à travers son activité d'éditeur à l'enseigne de

1. *Vous ne mourrez nullement. Mythe romanesque*, de François Vernet. Préface et notes d'Edgard Pich, Slatkine Érudition (Genève), 2020.

Plein Chant. Bibliothécaire au comité d'établissement de la Société française d'équipements pour la navigation aérienne à Châtellerauld (SFENA), j'achetais des livres de son catalogue pour la médiathèque ainsi que d'autres pour ma bibliothèque personnelle. Je l'avais fait venir à Châtellerauld le 2 juin 1986 lors d'un stage de perfectionnement pour les responsables de bibliothèques de comités d'entreprise. Edmond avait parlé avec passion d'édition et de littérature populaire, allongeant son propos sur la littérature prolétarienne tout en avertissant l'auditoire qu'il n'était pas Michel Ragon. Bien sûr, mais il avait été formidable de conviction dans sa façon de défendre et promouvoir cette littérature avec, en point d'appui, l'œuvre d'Henry Poulaille. J'avais aussi fait appel à Edmond dans son champ de labeur, en 1992, pour l'impression d'un petit ouvrage La bibliothèque du comité d'établissement SFENA/Sextant Avionique : Châtellerauld : 1982-1991. C'était notre première collaboration dans ce secteur, et déjà, il était très attentif à offrir le coup de main nécessaire pour fabriquer le livre. Je me souviens qu'il m'avait transmis les informations pour une pagination convenable de la feuille pliée, de sorte que le texte soit correctement présenté. En quatrième de couverture on lit ceci : «L'informatisation de la bibliothèque et de la discothèque qui se termine cette année favorise l'émergence d'un ensemble qui se nommera «Médiathèque Jean-Baptiste Clément» en hommage au militant du mouvement social, auteur de la romance «le temps des cerises», qui fut exclu en 1890 de la Fédération des Travailleurs socialistes de France, au Congrès national qui se tint à Châtellerauld.» En 1994, est créé le Festival Jazzellerauld. Quatre médiathèques de la Cité du Bon

accueil s'associaient pour produire une Bibliographie-Discographie sur le jazz, la brochure in-16 étant éditée par le comité d'établissement Sextant Avionique. Citons-les : celles de la CMCAS EDF-GDF, des CE Sextant Avionique Brelandière et Centre Logistique International, du CE SOCHATA-SNECMA. Un travail inaugural d'une animation dans les entreprises où la plaquette réunissait quelques fruits des riches collections «pour inviter les travailleurs et leurs familles à découvrir le charme, la beauté et la liberté qui jaillissent des musiques de jazz». Jazzellerauld existe toujours... et les médiathèques aussi. Ajoutons que les deux publications ont bénéficié du concours du ministère de la Culture, DRAC Poitou-Charentes.

Et puis, dans la foulée vint la coopération pour la publication du Liseron. Là, je quitte le tablier professionnel pour la combinaison associative. 21 numéros paraîtront jusqu'au moment où Edmond décidera de clore son activité; soit, pour l'association D'Un Livre L'Autre, au quatrième trimestre 2011 avec le *Liseron* 43. Je continuerai à descendre à moto en Charente, puisque Edmond nous avait conseillé l'imprimerie Renon à Ruelle-sur-Touvre.

Je resterai fidèle à Edmond à travers les éditions des Amis de Plein Chant. Une dernière lettre le 2 octobre 2025 accompagnait l'envoi des trois derniers livres édités : «Cher Philippe, Merci de ta commande, mais ton envoi me désole – c'est peu dire – et l'éviction de ton association² je la reçois comme un signe, une marche supplémentaire vers le néo-fascisme qui s'installe à coup de mensonges à tous les étages [...] La peste brune, quoi! ... Encore merci et bien à toi! Edmond.»

Philippe Pineau

2. L'association D'Un Livre L'Autre a été évincée en 2025 de son activité littéraire à la médiathèque Naguib Mahfouz par la collusion d'un cadre de l'Administration pénitentiaire à l'esprit républicain incertain et de Grand Poitiers.

Brasier interne

à Martine,

En ce soir de septembre je fixais ce mur, plus rien n'existait, pas même moi. Lucille¹, une jeune élève infirmière, binôme de la tournée du soir venait de monter dans son véhicule... Je ressentais une angoisse qui n'avait pas encore de nom.

En temps ordinaire pour cette tournée, nous sommes deux aide-soignant-e-s. Avec les collègues en vacances, la nouvelle organisation, et mon inoxydable volontariat, c'est avec la jeune fille – elle avait déjà fait un stage dans le service quelques mois plus tôt dans le cadre de sa formation – que la journée s'est déroulée. Lucille est très douce, à l'écoute des personnes prises en charge, disponible, très professionnelle malgré son inexpérience. Nous tournions souvent ensemble, avec des goûts et des valeurs communes.

Le matin après un rapide café, la lecture des informations concernant nos visites, et celles plus générales du service, je pris la liste de notre tournée, les clés des personnes ne pouvant nous ouvrir elles-mêmes. Après avoir récupéré la clé de notre véhicule dans le garage souterrain de la zone commerciale, nous avons débuté notre journée, Lucille et moi. Une bonne petite tournée, nous n'allons pas nous amuser...

Notre petite ville avec ses 26 000 âmes est très étendue ce qui explique qu'il n'est pas rare que nous roulions plus d'une trentaine de kilomètres. La première personne que nous rencontrons ce matin est Mme G.², veuve nonagénaire atteinte de la maladie d'Alzheimer à qui nous devons préparer le petit-déjeuner, donner ses médicaments préparés par l'infirmière libérale, faire son lit et l'aider à la toilette. En fonction du calendrier se rajoute un bain de pieds, un shampoing ou une douche... Je connais Mme G. et sais que je peux laisser Lucille prendre en charge cette grand-mère docile.

Je file m'occuper de Mr M., malade obèse, diabétique et atone. Sa femme ne peut – veut – plus s'occuper de lui. En général nous lui donnons une douche, changeons ses linges de corps, mais aussi une petite protection pour des fuites irrégulières, parce qu'il lui est difficile de bien s'essuyer lorsqu'il va à la selle. Nous réalisons des petits soins avec une poudre asséchante à mettre dans ses plis épidermiques qui avec la transpira-

1. Lucille n'est pas le vrai prénom de ma jeune collègue.

2. Par convention éthique nous ne citons jamais le nom des personnes que nous aidons en gardant seulement leur initiale. Les personnes citées sont fictives mais leurs soins je les ai bien réalisés.

tion macèrent et provoquent des mycoses agressives. C'est un homme attachant qui est toujours d'humeur égale mais totalement dépendant de la volonté de son entourage. Il ne prend aucune initiative et répond favorablement à nos injonctions... Je remplis le livret de soins avec les soins prodigués et mes observations sur l'état de santé de Mr M., au revoir et à bientôt, et cours retrouver Lucille qui doit avoir terminé.

J'aide Lucille dans ses derniers actes. Mme G. était un peu désorientée ce matin et a demandé davantage d'attention. Nous lui allumons la télé, laissons un grand verre d'eau à disposition puis refermons la maison à clé. Le service d'aide à domicile passera pour le repas de midi...

Direction de l'autre côté de la ville pour nous occuper d'une dame grabataire de forte corpulence ne pouvant se mouvoir seule, Mme L. Le lit médicalisé est au milieu de ce qui était la cuisine de la ferme. Nous devons en plus de la toilette totale, lui faire un shampoing au lit. Nous nous répartissons les tâches. Ouvrir les volets, sortir le chien qui va se défouler dans la cour, préparer le plan de soins avec les produits de toilette, les serviettes et gants, les crèmes et poudres de soins épidermiques, les bassines d'eau tiède, la chemise de nuit propre – Mme L. est constamment en tenue de nuit, plus une robe de chambre lorsqu'elle est levée – et ses changes. Mme L. est incontinente et pas un passage ne ressemble à un autre. Là il faut aussi changer les alèses, les draps... Lucille prépare le petit-déjeuner ainsi que les médicaments de Mme L. Alors que j'ai commencé les soins à Mme L. elle se lave le visage – pas très bien – je figrole les détails et lave ses mains dans une petite cuvette. Nous discutons de choses et d'autres, de la vie à la ferme lorsqu'elle était valide et faisait les marchés, de ses enfants – son fils aîné vient la voir tous les après-midis. Lucille vient m'aider pour le reste de la toilette et les soins du corps, la pose de ses protections, et l'habillage. Mme L. a un début d'escarre sacrée et le fait d'être essentiellement sur le dos n'aide pas sa réduction. Nous la levons et l'installons dans son fauteuil adapté grâce à un lève-malade, un appareil de levage électrique qui aide à la mobilisation de Mme L.

Encore quatre personnes à voir. Nous quittons à peine Mme L. que je me projette dans le reste de la tournée. Ne pas faire attendre, être efficace et réconfortant à chaque passage sont mes impératifs. Je sais par vingt-cinq années de soins à domicile à quel point nous sommes attendu-e-s. Il y a d'abord l'urgence pour les personnes les plus vulnérables entièrement dépendantes de notre aide. Une minute de plus dans une position inconfortable à baigner dans ses excréments, en gémissant, criant, hurlant parfois sans que personne n'accourt, que la faim et le noir de la chambre n'accroissent la moindre sensation, la plus petite douleur, la plus profonde angoisse et c'est la panique – s'ils ne venaient pas, s'ils m'avaient oublié... Le pire est que cela est arrivé, cherchez les responsables!!! – alors nous nous devons d'être là pour répondre à ce besoin tellement évident et pourtant tellement méprisé par notre hiérarchie...

Je dépose Lucille chez Mr J. Pas de difficultés particulières, il s'agit de stimuler Mr J. pour faire les gestes nécessaires à son hygiène. Son aide à domicile est déjà là qui repasse son linge alors que Mr J. finit son petit-déjeuner..

En centre-ville je retrouve Mr G. pour l'aider à prendre sa douche, soigner une maladie dermatologique qui lui provoque des cloques sur le torse et les bras en l'enduisant d'une pommade hyper-grasse et en mettant sur ses lésions du tulle gras pour éviter qu'elles ne collent sur ses vêtements. Un peu pète-sec le bonhomme mais bon c'est toute la diversité de l'humanité que je côtoie.

Je retrouve Lucille qui discute avec l'aide à domicile de Mr J. Lui est devant son poste de télévision.

Retour au service. Nous déposons la voiture dans le garage en sous-sol. Vers midi-midi quinze nous retrouvons le reste de l'équipe – ceux qui sont rentrés – pour échanger, faire le point, se détendre un moment, boire un café pour certain-e-s, fumer une cigarette pour d'autres.

Nous soignons indifféremment des ouvriers, des paysans, des bourgeois, des Africains, des Asiatiques, des Européens et même des Français – humour – et surtout notre but est de permettre à la personne en demande, d'être aidée à domicile. Ce qui change tout lorsque l'on peut être soigné chez soi, c'est l'environnement coutumier, amical, familial et même le voisinage. Le public qui fait appel au service doit être lourdement handicapé, quel que soit son âge, être en fin de vie – même si cette notion est un peu vague – et tout cela avec une prescription médicale. Au cours de ma carrière de soignant, j'ai sans doute rencontré plus de mille personnes répondant à ces critères. De seize ans pour la plus jeune, une jeune fille handicapée physique, à la plus ancienne cent cinq ans qui binait son potager avec son déambulateur pour lui assurer l'équilibre, cela avec toute une gamme de sentiments qui va avec, de la plus profonde sympathie à la plus large antipathie... Nous les avons pris en charge pour des durées variables en fonction de leur pathologie. Certain-e-s nous requéraient pour quelques jours et nous gardaient plusieurs années. D'autres prévu-e-s pour une assistance de longue durée nous quittaient quelques jours après. Il y avait ces personnes qui mouraient dans nos bras, celles qui après quelques jours, quelques semaines retrouvaient leur autonomie et que nous ne revoyions jamais, celles que nous retrouvions épisodiquement en fonction des rechutes et des guérisons... Et puis celles avec qui nous avons tissé des liens d'amitié – très fortement déconseillé par nos formateurs et notre hiérarchie, heureusement nous ne sommes pas des robots et les personnes prises en charge, des machines... – qui ont perduré même après la disparition du membre de la famille soigné. Petit aparté pour situer le public concerné par le service de soins infirmiers à domicile – le SSIDD – et la philosophie du service.

Retour à la réalité. Après une après-midi dont j'ai oublié la teneur je reviens au service

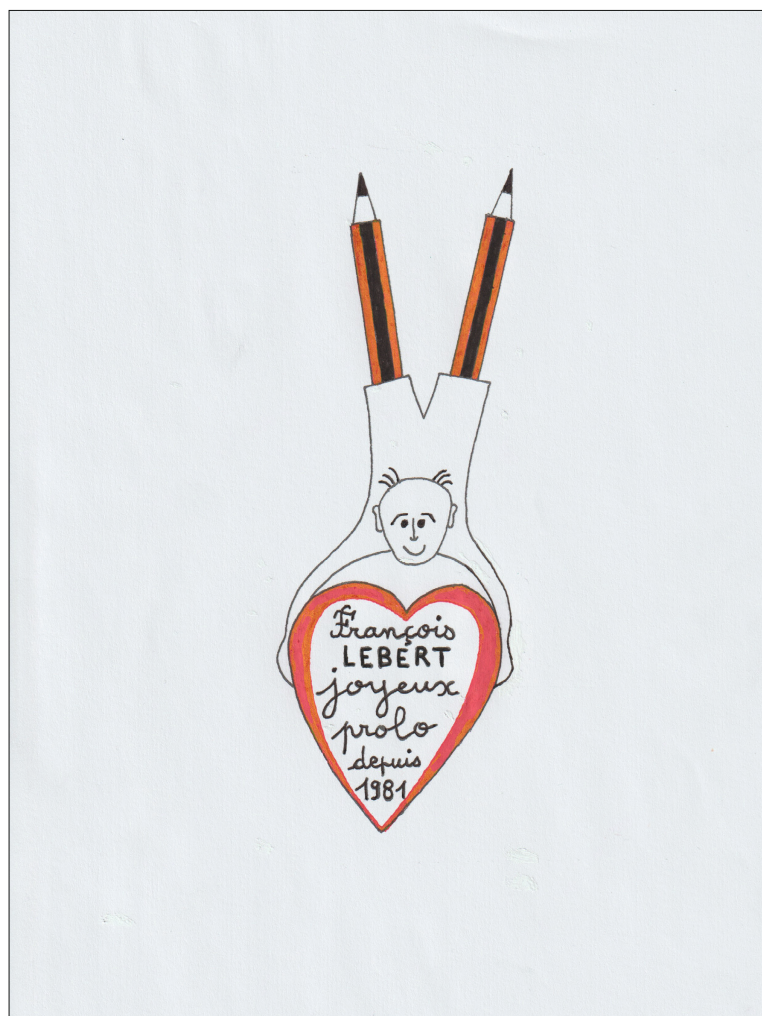
Poésie al-dente

CE DOSSIER A ÉTÉ RÉALISÉ GRÂCE À GIUSEPPE LUCATELLI (AUTEUR TRADUCTEUR) ET FRANÇOIS LEBERT (ILLUSTRATEUR). LEUR INTÉRÊT PARTAGÉ POUR LE MONDE OUVRIER ET LA CULTURE A GUIDÉ LEUR TRAVAIL COMMUN.

ORIGINAIRE D'ITALIE ET INSTALLÉ EN FRANCE, GIUSEPPE LUCATELLI S'EST INVESTI DANS LE SYNDICALISME ET LA FORMATION. IL APPORTE AU PROJET SES CONNAISSANCES DE LA LITTÉRATURE OUVRIÈRE ITALIENNE ET SON EXPÉRIENCE AU SEIN DU CCLOPS, EN LIEN AVEC LE PARCOURS DE FRANÇOIS.

FRANÇOIS LEBERT, 65 ANS, FILS D'OUVRIER ET ANCIEN MÉTALLURGISTE, A TROUVÉ EN GIUSEPPE UN COAUTEUR POUR CE PROJET. APRÈS DES SOUCIS DE SANTÉ, IL S'EST ORIENTÉ VERS LE DESSIN PUIS L'ÉCRITURE, ET LEUR RENCONTRE A CONTRIBUÉ À DONNER UNE DIMENSION COLLECTIVE À LEUR DÉMARCHÉ.

- 48 -



«Là où la sueur devient poésie : éclats
d'âmes ouvrières en Italie»

Dans l'Italie du xx^e siècle, la poésie s'est parfois forgée dans le tumulte des usines, au cœur de la fatigue, de l'aliénation et de la résistance. Les voix de Nella Nobili, Tommaso Di Ciaula et Luigi Di Ruscio, réunies ici, incarnent cette force singulière qui transforme l'expérience ouvrière en chant, en cri, en témoignage. Ces auteurs, issus de milieux modestes, ont traversé l'épreuve du travail industriel, affronté la dureté du quotidien et choisi de ne pas se laisser porter par le courant, mais de creuser leur propre sillon, à contre-courant des normes et des silences imposés.

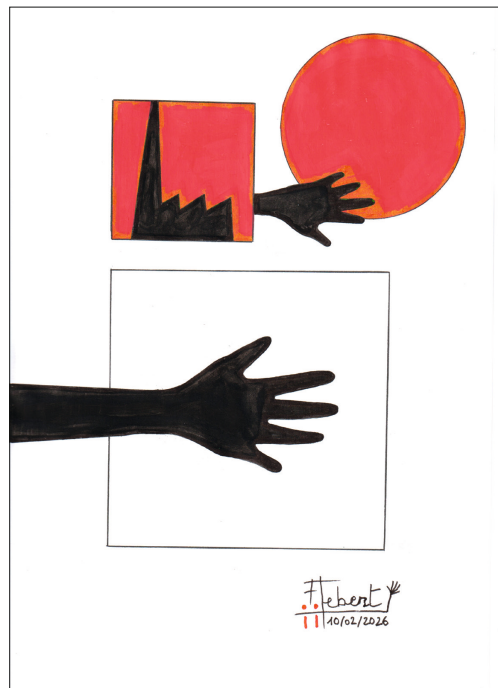
Nella Nobili, contrainte dès l'enfance à l'usine, a fait de la douleur et l'aliénation la matière vive d'une poésie brute, immédiate, qui touche au cœur et à la mémoire. Sa voix, à la fois amoureuse et insurgée, fait émerger une dignité reconquise par l'amour et la solidarité. Elle révèle également la violence du travail et la solitude des ouvrières.

Tommaso Di Ciaula, héritier d'une mémoire paysanne et ouvrière, fait entendre un cri qui refuse la résignation. Sa poésie et ses récits, traversés par la mélancolie et la révolte, revisitent les paysages ruraux, les souvenirs d'enfance, et la perte d'individualité dans l'univers industriel. À travers cette écriture de résistance, il affirme la valeur de la nature, de la diversité et des gestes simples, opposant à la destruction des campagnes une mémoire vivante et incarnée.

Luigi Di Ruscio, ouvrier exilé, autodidacte, fait de la marginalité et de la condition ouvrière le cœur battant de son œuvre. Sa poésie, parfois percutante, parfois tendre, interroge la politique, la résistance, et la reconstruction d'une Italie marquée par le fascisme et la pauvreté. Il donne voix aux oubliés de l'histoire, à celles et à ceux qui

luttent pour la dignité et la justice.

Ces trois parcours, ces trois écritures, dessinent une cartographie sensible de la classe ouvrière italienne, entre mémoire, engagement et quête de sens. Ils rappellent que la poésie peut surgir là où on l'attend le moins : dans le bruit des machines, la chaleur des fours, la poussière des chantiers, mais aussi dans l'amour, la nature et la fraternité. Lire Nobili, Di Ciaula et Di Ruscio, c'est entrer dans une humanité vibrante, lucide et indomptable, qui refuse de se taire et invite à repenser la place de la poésie dans le monde contemporain.



Écrire depuis l'usine

Tommaso Di Ciaula, autobiographie ouvrière et mémoire paysanne

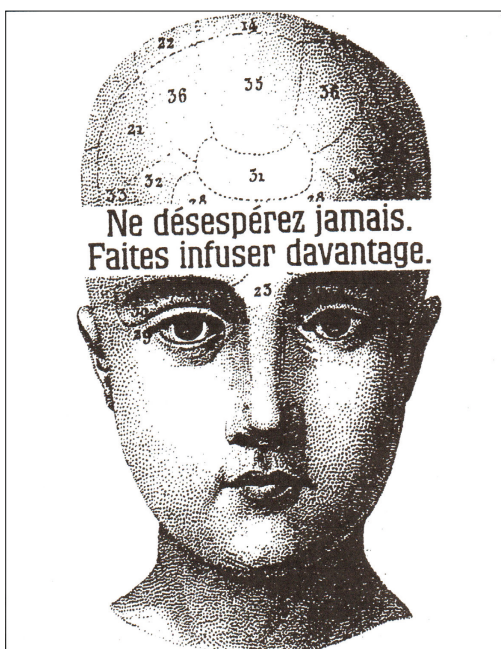
L'histoire sociale conserve dans sa mémoire quelques figures qui n'ont jamais renoncé à témoigner et à dénoncer l'aliénation industrielle. Tommaso Di Ciaula (1941-2021), poète, écrivain, chroniqueur et scénariste italien, en fait partie. Marqué à la fois par ses racines paysannes et son expérience ouvrière, il a construit une œuvre singulière, à la croisée de la poésie et de la revendication sociale, en prenant le contre-pied des représentations habituelles de «l'ouvrier d'usine», trop souvent réduit à un simple acteur social ou catalogué comme figure réactionnaire. Précurseur dans la défense de l'environnement dès les années 1970, Di Ciaula

compte parmi les premiers auteurs des Pouilles à dénoncer la destruction des campagnes, l'urbanisation massive des villes et la disparition des traditions, des odeurs et des récits locaux au nom du «progrès». Son cri traverse l'ensemble de ses écrits et lui vaut l'attention de critiques, d'auteurs et de chercheurs bien au-delà des frontières italiennes : en Allemagne, au Mexique, en Russie, en France et dans de nombreux autres pays.

Son premier roman, *Tuta blu*, paru chez Feltrinelli dans la collection «Franchi narratori» au cours de la seconde moitié des années 1970, s'inscrit dans la fin d'une longue période de contestation sociale, de 1968 à 1977. Ces années voient étudiants, mouvements politiques, associations et citoyens lutter pour leurs droits et revendiquer le respect de l'humain, de la nature, du paysage et de la diversité dans les orientations du développement économique et industriel.

Ce récit autobiographique avance sur la crête de plusieurs dichotomies : entre ville et campagne, entre monde industrialisé et retour aux racines culturelles, entre chaîne de montage et traite des chèvres. Né à Adelfia dans les Pouilles, en 1941, fils d'un carabinier issu d'une famille rurale, Tommaso commence très jeune à travailler en atelier mécanique avant de devenir ouvrier tourneur à la Pignone Sud, usine de l'ENI située près de Bari. Exposé à

- 53 -



l'amiante, il développe de graves problèmes de santé qui ne feront que renforcer sa vision critique du monde industriel. De son livre, *Tuta blu*, Nico Cirasola tirera en 1980 un film documentaire, nourri par sa connaissance directe de l'auteur et par une collaboration régulière avec Di Ciaula, alors contributeur de longue date à la troisième page de la *Gazzetta del Mezzogiorno*. En 1987, le réalisateur allemand Florian Furtwängler adaptera, à son tour, l'ouvrage au cinéma sous le titre *Tommaso blu*.

Animé par une volonté profonde de « donner la parole à des siècles de silence de la classe ouvrière », Tommaso Di Ciaula rédige un journal autobiographique d'une intensité rare. Son écriture, à la fois précise et profondément incarnée, s'apparente à un cri, à une respiration; elle conjugue l'urgence de la nécessité à l'élégance du dépassement. Sans détour, l'auteur exprime la révolte et le désenchantement face au travail en usine, dénonçant l'aliénation et la perte de sens que cela engendre. À travers ses souvenirs, il confie son regret vis-à-vis d'un monde industriel qu'il avait d'abord idéalisé, avant de découvrir que la routine et l'épuisement finissent par étouffer la ferveur des débuts.

“Che cosa aspettiamo per mettere su queste macchinette le scimmie? Questo proporrei ad Agnelli: le scimmie in fabbrica e gli operai sugli alberi. A volte mi pare che siamo più stupidi delle scimmie (p. 11).”

«Qu'est-ce qu'on attend pour mettre des singes sur ces machines? Moi je proposerais ça à Agnelli : les singes à l'usine et les ouvriers dans les arbres. Quelquefois, j'ai l'impression que nous sommes plus bêtes que des singes.»

“Maledetta la fabbrica e chi l'ha inventata. Maledetta fabbrica! Eppure l'avevo tanto sognata. Il primo giorno di lavoro pensavo a tutti i lavori fatti fino al giorno prima, lavori

faticosi e ingrati: tagliare la legna, cogliere le cipolle, governare le bestie, raccogliere i piselli... Pensavo a queste cose e ridevo. L'officina era un po' rumorosa, forse. Un tale con un camice grigio, pelato in testa, mi mise in mano una lima e mi invitò a sedermi. Lo guardai stupito, non credevo ai miei occhi, per poco non gli chiedevo: questo è tutto? Questo è il mio lavoro. Non più una zappa pesante ma una limetta che pesava pochi grammi, non più a spezzarsi le spalle sotto il sole ma una bella sedia e i gomiti appoggiati sul bancone. Certo che da quel giorno molte cose sono cambiate. E quella limetta a fine giornata pesava quintali e per la rabbia volevi ficcarla nel cuore di qualcuno (p. 36-37).”

«Maudite usine! Et pourtant j'en avais tant rêvé. Le premier jour de travail, je repensais à tout ce que j'avais fait jusque là, des travaux fatigants et ingrats : couper le bois, ramasser les oignons, s'occuper des bêtes, cueillir les petits pois... Je pensais à tout ça et je riais. L'usine était peut-être un peu bruyante. Un type en blouse grise, la tête rasée, me mit une lime entre les mains et m'invita à m'asseoir. Je le regardai stupéfait, je n'en croyais pas mes yeux, je faillis lui demander : c'est tout? C'est ça mon travail. Plus des lourdes pioches mais une petite lime qui pesait quelques grammes, plus besoin de se casser le dos sous le soleil mais une belle chaise et les coudes appuyés sur l'établi. C'est vrai que, depuis ce jour-là, bien des choses ont changé. Et à la fin de la journée la petite lime pesait des quintaux et de rage tu avais envie de la planter dans le cœur de quelqu'un.»

“Stamattina, io, operaio metalmeccanico, figlio di Cgil Cisl Uil, nipote della Flm, come ho messo le mani sulle maniglie del tornio mi sono sentito uno stronzo, mi sono messo a gridare come un pazzo che volevo morire, che volevo tornare a zappare la terra, tornare a incantare serpenti, a mescere erbe velenose, a ballare la pizzica pizzica e la tarantella, che

volevo tornare a inculcare le capre (p. 100).”
 «Ce matin, moi, ouvrier métallurgiste, fils de la CGIL¹, de la CISL² et de l’UIL³, petit-fils de la FLM⁴, quand j’ai posé mes mains sur les manettes de mon tour, je me suis senti comme un con. Je me suis mis à crier, comme un fou, que je voulais mourir, que je voulais retourner piocher la terre, retourner charmer les serpents, faire des mélanges d’herbes vénéneuses, danser la saltarelle et la tarentelle, que je voulais retourner enculer les chèvres.»

Avec la poésie Di Ciaula expérimentait une expressivité plus synthétique, empreinte de mélancolie et parfois d’amertume, sans jamais céder à la résignation. Il y revisite les rues des villages et les éléments de l’histoire collective, marqués par l’habitude, la perte d’individualité et le sentiment d’étrangeté. L’identité des lieux et des émotions, altérée par la standardisation diffuse des existences, se cristallise dans des symboles récurrents tels que la vigne, l’épine et la pierre sur la route de campagne. Sous cette atmosphère pesante, une inquiétude persistante affleure. Plusieurs poèmes font référence aux souvenirs d’enfance, à la crainte de l’obscurité, aux jeux, aux premières relations amoureuses, à la grand-mère dialoguant avec les ombres, aux draps rapiécés et aux nuits animées de bruits familiers. Cette mémoire se caractérise par sa douceur et sa mélancolie, illustrant la nostalgie d’un monde rural en déclin.

La mémoire et l’enfance

De nombreux poèmes convoquent les souvenirs d’enfance, la peur du noir, les jeux, les premières amours, la grand-mère qui parle aux ombres, les draps rapiécés, les nuits peuplées de fantômes et de



Europe plus 2026

bruits familiers. Cette mémoire, à la fois douce et mélancolique, porte la nostalgie d’un monde rural en train de disparaître.

1. CGIL (Confédération générale italienne du travail) : syndicat italien orienté à gauche.

2. CISL (Confédération italienne des syndicats du travail) : syndicat italien à orientation catholique.

3. UIL (Union italienne du travail) : syndicat italien modéré de gauche.

4. FLM (Fédération des travailleurs métallurgistes), fondée en 1972 et dissoute en 1984, avait l’ambition de représenter l’union syndicale.

Piccoli (ricordi d'infanzia)

*Avevamo paura del buio e
di nostra nonna
che dialogando con le ombre
a lume di candela
cercava qualcosa nelle stanze.
Erano notti
che le nostre stanze si popolavano
di folletti scalzi danzanti:
i cuori tremavano
ai singhiozzi delle assi al buio.
Avevamo i lenzuoli
rattoppati di meliga,
li sporcavamo la sera di verde,
del succo del papavero,
del nostro sudore giovane.
Le notti si aggiravano
lungo i confini dei campi
gli echi delle nostre grida
i fantasmi delle nostre corse.
Riposava la terra:
nel giorno era tutto
un gran polverone rossiccio.*

Petits (souvenirs d'enfance)

*Nous avons peur du noir et
de notre grand-mère
qui devisant avec les ombres
à la lumière de la chandelle
cherchait quelque chose dans les
chambres.
C'étaient des nuits
où nos chambres se peuplaient
de feux follets pieds-nus dansant :
les cœurs tremblaient
aux sanglots des planches dans le
noir.
Nous avons des draps
rapiécés avec des feuilles de maïs
que nous salissions le soir de vert,
avec le jus de coquelicot,
avec notre sueur juvénile.
Pendant les nuits rôdaient*

*aux lisières des champs
les échos de nos cris
les fantômes de nos courses-
poursuites.
Reposait la terre :
pendant le jour tout était
un grand nuage de poussière
fauve.*

*

* *

I nonni ed il bambino

*La vecchia sbadiglia sdentata
(nelle tasche ha briciole di pane
e rosari tra i capelli).
Il vecchio sputa nel giardino
al lume di un pneumatico in fiamme.
Tra poco piangeranno.
Un nipotino spreca farina
e s'orna il capo di foto sbiadite
ridendo al pianto dei nonni.
Forse asciugherà il loro pianto
con un tarlato
tappeto tarlato.*

Les grands-parents
et l'enfant

*La vieille édentée bâille
(dans les poches elle a des miettes
de pain
et des rosaires dans les cheveux).
Le vieux crache dans le jardin
à la lueur d'un pneu en flamme.
Sous peu ils pleureront.
Le petit-fils joue avec de la farine
s'entoure la tête de photos jaunies
riant aux pleurs des grands-
parents.
Peut-être sèchera-t-il leurs larmes
avec un
tapis mité.*

Luigi Di Ruscio : Voix ouvrière et résistance poétique dans l'Italie d'après-guerre

- 66 -

Luigi Di Ruscio (1930-2011), écrivain et poète italien autodidacte, s'installe à Oslo en 1957 où il travaille pendant quarante ans comme ouvrier dans une usine métallurgique. Salué par des auteurs tels que Fortini, Volponi et Quasimodo, son œuvre aborde fréquemment les thèmes de la marginalité, de la condition ouvrière et de la politique d'après-guerre dans un style franc et parfois percutant.

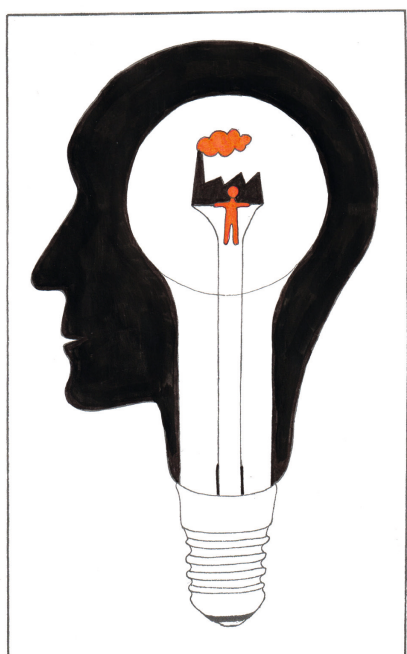
Bien qu'isolé sur le plan linguistique, Di Ruscio poursuit inlassablement son travail d'écriture. Il est l'auteur de dix recueils de poésie et de trois livres en prose : *Palmiro* (2007), *Cristi spelacchiati* (Christes pulvérisés, 2011) et *La neve nera di Oslo* (La Neige noire d'Oslo, 2016), tous publiés en traduction française chez Anacharsis.

Parmi ses recueils de poésie figurent *Non possiamo abituarci a morire* (Nous ne nous habituerons pas à mourir) (1953), *Le streghe s'arrotano le dentiere* (Les sorcières s'aiguisent les dentiers) (1966), *Istruzioni per l'uso della repressione* (1980), *Firmum* (1999), *L'ultima raccolta* (2002) et *Poesie Operaie* (2007).

Le recueil *Le streghe s'arrotano le dentiere* évoque une petite ville des Marches au lendemain de la guerre : s'y dessine une Italie en pleine reconstruction, encore marquée par le fascisme, à laquelle l'auteur adresse ses interpellations, mais aussi une Italie républicaine travaillée par l'héritage du régime passé.

Ces poèmes rendent compte de la condition ouvrière, des luttes sociales, de l'exclusion et de la résistance individuelle avec une dimension à la fois politique et profondément humaine marquée, au cœur de l'Italie d'après-guerre.

Luigi Di Ruscio
Le streghe s'arrotano le
dentiere
Les sorcières s'aiguisent les
dentiers
(1966)



Quattro versi di Henrik Ibsen
*Vivere è una lotta con i mostri
 nel profondo del cuore e del cervello
 scrivere è tenere
 giudizio finale contro se stessi.*

Quatre vers de Henrik Ibsen
 Vivre est une lutte avec les
 monstres
 au plus profond du cœur et du
 cerveau
 écrire, c'est tenir
 un jugement final contre soi-même.

Per la gatta in calore
*le cavalcate dei gatti sopra i tetti
 e l'allegria cancella le crepe delle case
 la luna è insieme ai canti dei galli
 il fischiare è questo voler ammutire i cani
 che abbaiano e si agitano come volessero
 addentare
 il vento di questa notte che porta l'odore della
 cagna
 la luna passa tra le nubi e dà la luce a occhiate
 e cosa dovrei decidere in quest'ora di notte
 che non giunge mai al suo termine
 i pensieri s'attaccano ai muri e alle pietre
 le streghe s'arrotano le dentiere sopra i tetti.*

Pour la chatte en chaleur
 les chevauchées des chats sur les
 toits
 et la joie vient effacer les fissures
 des maisons
 la lune est avec les chants des coqs
 le sifflement traduit une volonté
 de faire cesser l'agitation des
 chiens
 qui aboient et s'agitent comme s'ils
 voulaient avaler
 le vent de cette nuit qui porte
 l'odeur de la chienne
 la lune passe entre les nuages et
 donne la lumière aux regards
 et qu'est-ce que je devrais décider
 à cette heure de la nuit
 qui paraît sans fin
 les pensées s'accrochent aux murs
 et aux pierres
 les sorcières s'aiguisent les dentiers
 sur les toits.

- 67 -

Vincent Van Gogh
*Il tuo ritratto brulicante di tutti gli umori
 terreni
 urla ancora ad ogni passaggio d'uomo
 per te riconosciamo dove volano i corvi
 dove il mietitore castra l'ardente della vita.*

Vincent Van Gogh
 Ton portrait fourmillant de toutes
 les humeurs terrestres
 crie encore à chaque passage
 d'homme
 pour toi nous reconnaissons où les
 corbeaux volent
 où le faucheur châtre l'ardeur de
 la vie.

En Italie, une lutte ouvrière pour le droit au pain et aux roses

- 76 -

En avril 2024 le site Contretemps, publiait un entretien avec l'un des principaux auteurs et éditeurs italiens de littérature ouvrière (working class), Alberto Prunetti. Il était de passage à Paris pour présenter son livre *Odyssée Lumpen*, récemment traduit et publié en français aux éditions Lux. Ainsi que la traduction en français du journal de lutte des ouvriers de l'ancienne usine GKN à Campo Bisenzio, près de Florence, qu'il a édité aux éditions Alegre (*Soulevons-nous. Journal collectif d'une lutte ouvrière (et pas que)*), traduit dans le cadre de l'ANR Theovail).

Nous remercions le site Contretemps de nous avoir permis de reproduire dans les colonnes de **FRAGMENTS** une partie de cet entretien. L'article entier est consultable ici : <https://www.contretemps.eu/italie-lutte-ouvriere-pain-roses-prunetti/>.

À cette occasion, Alexis Cukier, Aurélie Dianara et Camille Ternier l'ont rencontré et interviewé pour Contretemps.

Contretemps : Tu es né et as grandi au sein d'une famille ouvrière près de Grosseto, dans la Toscane industrielle, et tu as été le premier membre de ta famille à accéder à l'enseignement supérieur. Aujourd'hui, tu es l'un des principaux auteurs de littérature working class en Italie. Peux-tu nous en dire plus sur tes origines familiales, ton expérience professionnelle et militante, et comment tu en es venu à écrire sur la classe ouvrière, à éditer

de la littérature working class et à la promouvoir?

Alberto Prunetti : Je suis le fils d'une femme au foyer et d'un soudeur et tubiste, un ouvrier de maintenance industrielle qui est mort d'une maladie professionnelle liée à son exposition à l'amiante¹. J'ai grandi dans des années où les enfants d'ouvriers avaient tendance à faire des études, même non professionnelles. Ma famille m'a soutenu, mais seulement dans une certaine mesure. Le monde des lettres, celui qui m'intéressait le plus, était perçu comme un territoire ennemi pour eux. La technique garantissait à leurs yeux une solidité qui, pour moi, était au contraire asphyxiante.

Je suis allé à l'université sans grand intérêt, me consacrant plutôt à la lecture sauvage pendant mon temps libre par rapport à mes engagements d'étudiant-travailleur (je travaillais dans la restauration). Diplômé sans capital culturel, sans les liens familiaux qui, dans un pays méditerranéen, garantissent l'accès au monde professionnel, contraint à des emplois saisonniers dans des restaurants, j'ai émigré en Angleterre, où j'ai enchaîné les emplois non qualifiés, sous-qualifiés et marginaux, aux côtés de personnes que les services sociaux qualifieraient de problématiques, mais qui, au contraire, étaient vulnérables et pourtant extrêmement amicales à mon égard².

Incapable à l'école d'apprendre une

1. Voir Alberto Prunetti, *Amianto. Une histoire ouvrière*, Agone, Marseille, 2019.

2. Voir Alberto Prunetti, *Odyssée Lumpen*, Lux, Montréal, 2024.

seconde langue, privé de la possibilité de voyager (aucun membre de ma famille n'avait jamais pris l'avion ni connu une langue étrangère), je me suis retrouvé à 28 ans à Bristol à nettoyer des toilettes pour apprendre une autre langue que l'italien. Grâce à l'anglais, j'ai eu accès à des œuvres de la littérature ouvrière que j'ai achetées dans des librairies d'occasion pour le prix d'une livre sterling et que j'ai ruminées dans le dortoir d'entreprise d'un centre d'été du Dorset, dans la cantine de l'école où j'ai trimé comme garçon de cuisine et aide-cuisinier. C'est comme ça que j'ai découvert la littérature ouvrière. Le problème était de ramener le Saint Graal à la maison, c'est-à-dire de convaincre les lecteurs.ices et les éditeurs.ices italien.nes qu'il ne s'agissait pas de paralittérature, c'est-à-dire d'une littérature mineure faite par des perdant.es.

Cela m'a pris dix ans : j'ai écrit une trilogie *working class* publiée de 2012 à 2020, puis j'ai lancé une collection spécifique consacrée à la littérature ouvrière pour l'éditeur romain Alegre en 2018, suivie de l'écriture d'un essai reconstituant tous les fils principaux de cette littérature en 2021. Et enfin, le Festival de la Littérature *Working Class* en 2023 : c'est la chose la plus importante et elle est née de l'activisme du Collectif de l'usine GKN³. Sans eux, j'en serais encore à mes cinq lecteurs.ices. Le Collectif a fait plus pour l'imaginaire *working class* en Italie en quatre mois que moi en dix ans. Parce qu'ils travaillent en tant que travailleurs, dans une forme solidaire, et que je travaille en tant qu'écrivain, seul, comme n'importe quel bourgeois, même si j'ai une origine ouvrière.

Contretemps : Et d'ailleurs, comment défini-

rais-tu la littérature working class?

Alberto Prunetti : J'ai du mal à la définir : c'est une littérature qui ne parle pas forcément du travail, même si le travail finit souvent par s'y retrouver. Elle peut être en prose ou en poésie, elle peut être une forme hybride, elle peut suivre l'invention de la fiction pure ou tendre vers les mémoires. Elle est généralement réaliste mais peut aussi être expressionniste, hyperréaliste, caricaturale ou tendre vers des genres plus codifiés. L'important est qu'elle soit honnête et qu'elle reconnaisse l'accès au statut d'auteur.ice à des personnes sans capital culturel, nées dans des familles ouvrières ou travaillant au bas de la chaîne alimentaire du capitalisme. En ce sens, après des années à s'entendre dire que l'œuvre compte plus que l'auteur.ice, pour moi c'est l'auteur.ice – ou plutôt le capital culturel de l'écrivain.e – qui compte. Le privilège de classe est à mes yeux également important. Parce qu'il faut moins de temps à un.e auteur.ice privilégié.e pour écrire un bon roman qu'à moi, qui n'avais pas de livres Mondadori Meridiani à la maison, mais les serrures et les ciseaux de ferblantier⁴ de mon père. Et il faut moins d'efforts pour traduire un livre pour quelqu'un.e qui a eu la possibilité d'aller à l'université à l'étranger que

- 77 -



3. Voir dans *Contretemps* : Aurélie Dianara, «Italie : la mobilisation exemplaire des travailleurs-ses de GKN et l'Europe néolibérale» paru le 16 novembre 2021 ainsi que Lukas Ferrari et Dario Salvetti, «La lutte des ex-GKN à Florence : mouvement social et projet de reconversion écologique par le bas» paru le 10 juillet 2023.

4. N.D.É. : Artisan qui fabrique des objets en fer-blanc (souvent des outils ou ustensiles de ménage ou de jardinage).

pour moi qui ai appris l'anglais en nettoyant des toilettes après avoir obtenu mon diplôme. Alors oui, pour moi, le statut social de l'auteur.ice compte, même si le travail est fondamental. Et pour cela, il faut raconter les histoires de la classe ouvrière par tous les moyens nécessaires. Y compris les genres et les formes expérimentales. Il faut refuser de se laisser piéger par le réalisme social. Ce n'est qu'une corde à notre arc, mais il y en a d'autres. Par-dessus tout, nous devons respecter, avec honnêteté, les voix des personnes que nous racontons. Ce que les privilégiés qui parlent des pauvres ne savent pas faire. À l'oreille, je reconnais immédiatement certains écrits comme des formes de misery porn [*une sorte de fétichisme misérabiliste condescendant*] et d'autres comme de l'authentique et honnête littérature ouvrière. Cette oreille est une sorte d'instinct de classe. On naît avec, mais on la développe en grandissant dans des familles ouvrières. Cela aide beaucoup à écrire des histoires de classe ouvrière.

Contretemps : Deux de tes livres sont traduits en français : Amianto et Odyssée Lumpen. Peux-tu nous en dire un peu plus sur la réception de tes livres en France et dans d'autres pays? Quels sont les pays qui ont manifesté le plus d'intérêt pour ton travail et pour la littérature ouvrière, historiquement et aujourd'hui?

Alberto Prunetti : Pour l'instant, l'Espagne et la Grèce sont les pays où mes ouvrages ont été le mieux accueillis. En Angleterre, seul *Odyssée Lumpen* est sorti avec un titre qui rappelle Orwell, *Down and Out in England and Italy*. L'accueil a été quelque peu étrange, mais symptomatique. Les critiques étaient bonnes, mais c'est comme si l'industrie culturelle de ce pays de plus en plus insulaire avait du mal à réagir à la littérature traduite.

J'ai cependant reçu une magnifique

médaille d'honneur. Le plus important tabloïd conservateur anglais m'a encensé en me qualifiant de «vieux gauchiste italien très grossier», ajoutant plus tard que lire mes livres, c'est comme «entrer dans un rêve de fièvre corbyniste». Tout ça en exorcisant la recension avec une photo de la baronne Margaret Thatcher au lieu de la couverture de mon livre. Paradoxalement, *Amiante* n'a pas eu de succès en France, ce qui m'a surpris. Mais la toute récente édition d'*Odyssée Lumpen*, qui vient d'être publiée par Lux Éditeur, reçoit de très bonnes critiques dans la presse française. On verra.

Historiquement, la littérature working class s'est développée surtout dans les pays anglo-saxons, en France et en Suède, et est liée à l'essor de la révolution industrielle. Le courant anglo-saxon remonte à la fin du XIX^e siècle lorsqu'apparaissent les premières œuvres écrites non par des auteur.ices bourgeois.es progressistes qui écrivent sur la classe ouvrière (comme le *Germinal* de Zola) mais par des auteur.ices autodidactes provenant de la classe ouvrière, et qui se mettent à écrire sur leur monde et leur travail.

Cette littérature anglo-saxonne s'est ensuite affirmée dès les années 1930, avec des œuvres fondamentales de réalisme social, puis jusqu'à aujourd'hui. Je pense à *Saturday Night and Sunday Morning* d'Alan Sillitoe dans les années 1950, et dans les années 1960 *The Sporting Life* de David Storey ou *Below Stairs* de Margaret Powell, qui raconte sa carrière de domestique au service d'une famille aristocrate anglaise. Puis Irvine Welsh dans les années 1990, la littérature hooligan très chargée de testostérone, et depuis quelques années l'entrée en scène de nombreuses autrices de classes populaires, aux approches plus intersectionnelles, comme Cash Carraway avec *Skint Estate*.

En France, la littérature working class se

MAÎTRISER LA LANGUE DOMINANTE : UN ENJEU DÉCISIF POUR UN JEUNE BERGER SARDE

- 115 -

Jeune pâtre sarde à la scolarité tardive, Gavino Ledda est voué à devenir berger par la volonté coercitive de son père, lui-même berger très pauvre et dominé par la classe des riches propriétaires (les « don »). Aux alentours de la Seconde Guerre mondiale, l'enfant qui a six ans est retiré de l'école élémentaire pour travailler comme aide-berger :

Le mulet avançait vite sur la route poudreuse et caillouteuse, et les sabots évitant les pierres, s'éloignait rapidement de Siligo : il me transportait comme il avait souvent transporté les provisions pour le chien, la nourriture pour les porcs, la semence que mon père jetait continuellement sur les jachères. Et j'étais moi-même une semence, j'avais à naître et à germer tout seul dans notre terre, à suivre les lois du royaume végétal sur les friches de la solitude ainsi que tous les petits bergers de la Sardaigne^[p.266]¹.

1. Publié pour la première fois en Italie en 1975 et rapidement adapté au cinéma par les frères Taviani, ce récit autobiographique relate les années de jeunesse de l'auteur, né en 1938, analphabète jusqu'à son service militaire puis, à force de travail, devenu professeur d'université. Sa révolte contre l'éducation



Gavino Ledda, *Padre Padrone. L'éducation d'un berger sarde*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », (trad. N. Frank).

Mais Gavino refuse d'être la « semence » désirée dans une famille résignée à une vie de servitude, à la promiscuité et à l'inconfort dans une sombre mesure :

Notre famille se retrouvait dans la condition d'un essaim d'abeilles dont la ruche s'est éboulée, d'une nichée d'oiselets encore déplumés que renverse une bombe. Nos traditions nous montraient le chemin de la rescousse, le long passé des bergers nous enseignait la résignation et le retour aux tristes réalités : recommencer l'ouvrage.

Avec une volonté rude, animale mais inexorable, mes doigts calleux et tordus par la bêche avaient pour la première fois l'occasion d'exprimer aux chênes séculaires la sensibilité de générations et générations jamais initiées à la musique. À travers mes doigts, l'homme des cavernes, encore intact en moi, mais sensible dans toute son humanité, s'apprivoisait grâce à la musique : il commençait à creuser en lui et à découvrir par-delà ses campagnes, que le monde ne finissait pas au bout de notre horizon...^[p.166]

À plusieurs reprises, Gavino tente de s'échapper mais il est vite rattrapé par son père (qui pense ainsi accomplir son devoir de berger) et battu. L'enfant est voué aux longues heures de solitude, au milieu d'une nature souvent hostile et dangereuse :

- 116 -

Notre famille s'était agrandie. Et, d'après la morale courante, mon père avait déjà accompli son devoir social. De même que les bêtes, les bergers doivent former physiquement leur descendance : veiller uniquement à leur entretien et nullement à leurs conquêtes intérieures. Dans un sens c'est juste. À la campagne, seuls l'instinct et la force ont une utilité : des muscles, que les pères éduquaient avec rigueur pour les adapter à la nature qu'ils auraient à dompter^[p.217-218].

Voici l'enfant confronté au silence, à la solitude et à toutes sortes de dangers, le vol des animaux par des vagabonds ou des bandits sont monnaie courante. Mais la source principale de ses peurs réside dans l'attitude de son « père patron » (*padre padrone*) qui réclame, au nom d'une tradition désuète, obéissance et passivité davantage encore que les vrais « patrons » des troupes. Tout au long de son adolescence, Gavino Ledda est ainsi constamment exposé à d'anciennes et coercitives hiérarchies.

L'émancipation par l'acquisition de la langue italienne

Malgré tout, deux voies de libération de ce joug ancestral sont offertes à ces jeunes Sardes : l'émigration (par exemple en Australie ou dans les mines aux Pays-Bas) et l'engagement dans l'armée. C'est cette dernière voie qui, un jour, permet à Gavino de s'affranchir de la stricte tutelle qu'exerce sur lui son père. L'armée lui offre en effet la possibilité de se former au métier de technicien-radio mais cette formation n'est envisageable que si le jeune homme acquiert la langue italienne, ce qui ne sera possible qu'avec l'aide de jeunes Italiens du continent bienveillants à son égard. La langue des échanges entre les habitants de Siligo, sa région natale, était un dialecte sarde, seul moyen de communication entre les habitants les plus pauvres. Cette langue est certes riche en chants mais elle ne permet pas de progresser socialement; elle se heurte à celle des patrons, ce qui inhibe sans cesse les jeunes bergers :

que lui inflige son père, qui ne veut pas déroger aux traditions des bergers, se double d'une dénonciation de l'ordre social et économique qui prévaut dans le nord de la Sardaigne.

Mon prochain m'inspirait encore de la gêne : je ne parvenais qu'à ânonner l'italien et me voyais obligé de jouer les bègues sans l'être. Un véritable égarement, auquel je ne trouvais remède que par des soliloques désolés en mon patois sarde, dans cet uniforme qui me faisait frémir et qui d'une certaine façon m'entravait. Les premières paroles que je parvins à prononcer avec quelque plénitude, ce furent « signorsi » (« Monsieur oui ») et « signorno » (« Monsieur non »)^[p.266].

Parler exclusivement en patois fait de Gavino, au début de sa formation, « un muet dépourvu de tout idiome : pareil à un être inférieur, incapable d'exprimer ce qu'il pensait »^[p.267]. L'absence de maîtrise de l'italien l'enferme dans une vision limitée du monde et le contraint à ressasser les mêmes idées et les mêmes images : « Dans sa nostalgie désespérée, ne pouvant pas communiquer avec autrui, il revivait, évoquait, avidement, le monde de jadis, bien que ce monde ait été abandonné de l'autre côté de la mer : à l'évidence, il se refusait à connaître le monde militaire. Il ne voulait connaître qu'une nature sans uniforme »^[p.267]. Seul un travail acharné le soir après les heures de cours lui permet toutefois d'échapper peu à peu à ce sentiment d'infériorité. Son apprentissage passe d'abord par l'acquisition de la langue académique, pour ensuite progresser dans la maîtrise d'une langue écrite littéraire et enfin parvenir à la maîtrise des genres littéraires plébiscités par les éditeurs et les lecteurs de son pays. La variété linguistique du groupe social dominant rend plus ou moins légitime les productions langagières, ce qui permet à Gavino Ledda de mettre au jour, dans son livre, les formes de pouvoir qui sont en jeu dans les discours. Pour bien saisir l'importance des échanges langagiers, il faut se défaire, selon lui, de l'illusion d'un simple partage, d'une forme de « communisme linguistique ». Si relation il y a entre des interlocuteurs, c'est en tenant compte du pouvoir que peut détenir un locuteur sur un autre. C'est aussi que le reste du temps, il y a des motifs de tension, de rapports de pouvoir et de domination. C'est en n'oubliant pas les lois sociales de construction du langage, en ne masquant pas sa genèse sociale que Gavino peut approcher de plus près le sens des discours qu'il entend². Dans le champ scolaire notamment, le discours de l'enseignant remplit une fonction importante d'unification et de domination, voire d'intimidation linguistique en imposant un italien normé. L'exercice du pouvoir des formateurs que rencontre Gavino s'appuie sur un travail méthodique sur la forme qui atteste leur maîtrise et qui leur permet d'acquérir la reconnaissance du groupe. Le pouvoir de leurs mots réside dans le fait qu'ils ne sont pas prononcés à titre personnel. Leur parole concentre un capital symbolique accumulé par un groupe qui les a mandatés pour cela.

- 117 -

Un récit de formation

Pourtant un défi plus grand encore attend Gavino Ledda lorsqu'il entreprend le récit de son enfance et de son adolescence : comment parler d'êtres en partie inaccessibles et silencieux, méfiants à l'égard des contacts prolongés avec les Italiens du continent? Il lui faut d'emblée parler de cette expérience qu'il pressent unique et intense, de ce face-à-face avec une expérience collective mul-

2. Les mêmes questions hantent le livre d'Émile Guillaumin, *La vie d'un simple* : Au fond, c'est bête de parler ainsi. Dès qu'on est en présence d'étrangers, on se trouve gêné; on se tait, ou l'on dit des bourdes qui les font se ficher de nous... Je ne vois pas que ce soit une raison, parce qu'on est paysan, de s'exprimer en dépit du bon sens... (chap. XLI) Que j'aie dormi ou non il me fallait être debout le lendemain à quatre heures, comme de coutume. Et qu'avaient-ils (M. Decaumont et Granval, romanciers) à venir flânocher ainsi dans notre maison – pour rire de mon langage incorrect, de mes réponses naïves et maladroitesses? Quand j'énonçais quelque formule particulièrement amusante, M. Decaumont tirait son carnet (chap. XXVI). La question de la langue majoritaire, normée et enseignée à l'École, est bien une question transversale dans beaucoup d'œuvres d'écrivains d'origine prolétarienne.

LEÏLA HOUARI & KASSA HOUARI OU LA LITTÉRATURE D'IMMIGRÉS DES ANNÉES 1980

- 125 -

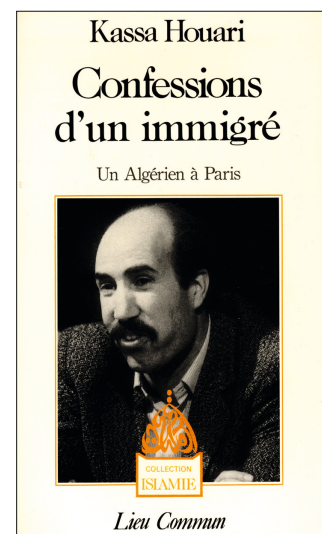
«Le 3 décembre 1983, la marche pour l'égalité des droits des jeunes d'origine étrangère, essentiellement maghrébins, aboutissait triomphalement à Paris. Les Français découvraient l'existence sur leur sol d'une minorité d'un caractère tout à fait nouveau; minorité désireuse de s'implanter ici, tout en gardant son originalité propre. Ces jeunes, contrairement à leurs parents, ont fait leur deuil d'une réinstallation "au pays" souvent après être passés par l'étape d'un projet de retour mythique, consécutif au rejet que la population française semblait apporter à leur désir d'intégration¹», écrit Martine Charlot dans la préface de *Zeida de nulle part* de Leïla Houari.

En 1985 et 1988 sont édités deux livres écrits par des représentants de cette seconde génération, *Zeida de nulle part* de Leïla Houari et *Confessions d'un immigré. Un Algérien à Paris* de Kassa Houari. Des homonymes sans lien entre eux, Leïla Houari est marocaine, Kassa Houari algérien.

Confessions d'un immigré. Un Algérien à Paris de Kassa Houari
Une enfance dans un village miséreux

Kassa Houari est né en 1953 à Taourirt, un village de Kabylie. On ne connaît de lui que ce livre et aussi son intervention dans l'émission Droit de réponse animée par Michel Polac la même année. Cette émission, consacrée à l'Islam, a marqué les esprits par la franchise et l'athéisme déclaré de l'invité.

Il vit dans une famille composée de six enfants. Deux de ses sœurs sont déjà mariées et ont des enfants. À sa naissance, Mouh, un de ses frères, est parti en France. À la maison restent ses parents, son autre frère, Ouali, et sa sœur



Confessions d'un immigré. Un Algérien à Paris, éditions Lieu Commun, 1988

1. *Zeida de nulle part*, L'Harmattan, écritures arabes, 1985, p.7.

Djamila qui s'occupe de lui, l'emmène partout, lui le petit dernier.

Il résume ainsi la vie à Taourirt : « Notre intérieur était, si l'on peut dire, riche de modestie. [...] personne n'a réellement de vie privée. [...] Ici, tout paraît anachronique, sorti directement de la Préhistoire. Comme si le progrès, la civilisation nous avaient oubliés là, depuis la nuit des temps.² »

Son père est paysan, vit de ses arbres, essentiellement des figuiers et des oliviers, travaille quelques lopins de terre. Il est aussi meunier grâce à un moulin qu'il a fabriqué lui-même. C'est un homme habile qui fabrique, l'hiver, beaucoup d'outils et d'ustensiles en bois. Il est également « arracheur de dents » et avec habileté soulage ceux qui viennent le voir. Mais comme le dit l'auteur : « Tous ces efforts conjugués suffisaient à peine à nous nourrir. Voilà ce que fut l'existence de mon père : une lutte et un acharnement quotidien pour la survie... De son vivant, il avait souhaité une seule chose : élever ses enfants dignement, sans avoir recours à la vente ou à l'hypothèque d'un champ ou d'un arbre. Ce vœu fut exaucé.³ »

Kassa passe sa petite enfance dans l'amour de sa mère et de sa sœur. Mais Djamila meurt à l'âge de treize ans, écrasée sous les décombres d'un mur. À cause des pluies de l'automne et de l'hiver, son père a décidé de retirer les tuiles et d'abattre le mur de l'afraq, la cour intérieure de la maison. Djamila, Ouali et le fils d'un voisin lui prêtent main forte. Brusquement le mur s'écroule, sa sœur et le fils du voisin succombent sous les décombres. Ouali est emporté à l'hôpital pour soigner ses jambes brisées. Kassa a quatre ans. Son père ne s'en remet pas et meurt neuf mois plus tard.

Tout ce qu'il laisse revient à son frère aîné Mouh, âgé de dix-huit ans, parti en France.

Comme Kassa l'écrit : « Mon second frère, Ouali, encore adolescent, essaya tant bien que mal de prendre le relais pour l'entretien des champs et des arbres... Le métier de fellah est un art qui se transmet de père en fils, de génération en génération. Un savoir génétique. Aucune école ne peut enseigner toutes les nuances, toutes les subtilités qu'on acquiert au fil des années. Malheureusement, ma mère ne put enseigner à Ouali cette technique indispensable. Il dut se débrouiller avec le peu que mon père avait eu le temps de lui apprendre de son vivant. On ne tarda pas à constater son incompetence et sa maladresse.⁴ »

L'enfance de Kassa Houari se déroule pendant la guerre d'Algérie. Dans le livre, il raconte les atrocités commises par les soldats français et les tirailleurs sénégalais sur les jeunes filles, les femmes et les hommes de son village. Après la déclaration d'indépendance en 1962, son frère Ouali quitte le village. Kassa doit alors le remplacer comme gardien de chèvres. Avant de partir, il lui fait découvrir la forêt qui surplombe le village, l'emmène sur les sentiers et les sommets environnants pour découvrir au loin la mer. Seul maintenant avec le troupeau, Kassa sillonne la forêt et la montagne, subjugué par la beauté des lieux. Il construit des cabanes, chasse, pose des pièges. Mais il accepte de quitter cet univers qu'il a appris à aimer pour rejoindre l'école coranique qui vient d'ouvrir à la mosquée. Là, il doit apprendre par cœur les versets coraniques sous les ordres d'un cheikh tyrannique, sans rien y comprendre puisque lui et les autres fils de paysans ne parlent que le kabyle, langue berbère. Il déteste cette période qui l'éloigne des grands espaces, d'autant que le cheikh leur impose, à lui et aux autres, un certain nombre de corvées.

2. *Confessions d'un immigré. Un Algérien à Paris*, édition Lieu Commun, 1988, p.12 et 13.

3. Ibid., p.15.

4. Ibid., p.15-16.

Il supporte avec résignation ce cheikh tortionnaire jusqu'au jour où sa mère meurt d'une terrible crise de toux, une ultime quinte parmi toutes celles qui l'ont affaiblie durant l'hiver. Sa sœur, Malika, le recueille dans son village, Amdoun. Il fréquente l'école communale et, pour s'y rendre, parcourt dix kilomètres et doit traverser la rivière. Il suit les cours d'histoire, de géographie, d'arabe, ce qui lui permet d'assouvir sa soif d'apprendre. Autour de lui, les hommes, un à un, quittent le pays pour rejoindre la France. C'est le cas de son oncle, parti il y a déjà longtemps, qui décide de regrouper toute sa famille en France. Mais il ne peut emmener son neveu, Kassa ne figure pas sur le livret de famille. L'adolescent retourne à Taourirt chez son frère Ouali qui l'embauche pour des tâches qu'il qualifie de rebutantes. «Dès lors, le village devint pour moi un enfer, écrit-il. Que faire? Ici, aucun fellah ne vit, depuis bien longtemps, du fruit de son travail. Chacun envoie un fils, un père, un frère en France. Nos paysans travaillent leur terre plus par devoir que par intérêt, au nom de la tradition, car on ne laisse pas à l'abandon sa parcelle, même si celle-ci ne rapporte presque rien. Il ne s'agit pas de profit; il y a un rapport de respect entre l'homme et la nature. Les figuiers, les oliviers doivent être entretenus, le résultat compte peu. C'est une question d'honneur : une famille qui délaisse ses terres et ses arbres est traitée avec mépris par l'ensemble des paysans. Les jeunes, eux, n'ont qu'une idée en tête : partir, traverser la Méditerranée. La terre, c'est fini! Chaque soir, ils se retrouvent sur l'unique place du village, bâtissant les projets les plus fous, qui, tous, ont pour cadre la France. El ghorba, l'exil, est devenu un rite : chacun se doit de partir dès qu'il atteint l'âge adulte.⁵» On est en 1966, il a seize ans. La vie à Taourirt n'a plus de saveur, lui aussi attend de pouvoir partir.

5. Ibid., p.32-33.

Le départ et l'arrivée en France

Un télégramme envoyé par son neveu Selim précipite son départ pour la France. Il l'exhorte à venir le rejoindre car sa sœur est gravement malade. Prétexte fallacieux pour amadouer la police et franchir la frontière. Sans rien dire à personne, exception faite de sa sœur Keltoum, il rejoint le chef-lieu en autocar. Considérant son très jeune âge, l'employé de la compagnie de navigation refuse de lui vendre un billet. Dans un bar, il rencontre un instituteur qui accepte de l'aider. Grâce à cette présence, cette fois, l'employé lui vend un billet aller, sans retour.

Alger le déconcerte, il n'a plus de repères. Mais il réussit à embarquer sur le bateau qui le mène à Marseille. Perdu parmi la foule, un homme le rassure. Après une nuit de traversée, l'arrivée se fait dans le vacarme et la cohue. Et surprise, sans montrer le moindre papier, il franchit la douane, pris pour le fils d'une famille dont il emboîtait les pas. Il est maintenant seul dans la cité phocéenne. Des sentiments d'allégresse et de peur le traversent sans cesse. À son grand étonnement, lui le villageois de Kabylie, fait preuve de débrouillardise et d'improvisation. Aidé par plusieurs Algériens qui repèrent facilement ce jeune garçon hagard, il achète un billet de train pour Toulouse et monte dans une rame. L'agitation de la gare de Toulouse le déconcerte. Il prend un autre billet, cette fois pour Mazamet, où vit sa sœur. Arrivé dans la petite ville, un taxi l'emmène dans le quartier des «Arabes» et le dépose au pied d'un immeuble délabré. Sa sœur et sa famille vivent à huit dans un deux pièces glaciales – on est en octobre et l'hiver est déjà là. Premier désenchantement. À partir des cartes postales envoyées par Sélim, son neveu, Kassa s'était fait une toute autre idée de la ville. Mais ce qu'il voit n'est rien comparé à l'époque où Sélim rejoignit son

6

Hommage à
Edmond Thomas**COLLECTIF**

35

Brasier interne

DIDIER TRUMEAU

43

Association des amis
d'Henry Poulaille**ENTRETIEN**

48

Dossier
Poésie al-dente**COLLECTIF**

81

Panait
n'est pas mort**CHRISTIAN DELRUE**

85

Souvenirs d'un gamin
de Paris
Huitième épisode**FRANCK THIRIOT**

93

Lectures prolétariennes
1970-2020 (VIII)**PHILIPPE GENESTE**

111

Des voix d'en bas
aux chemins de traverse**ÉDITIONS
RUES OBLIQUES**

113

Colloque Michel Ragon
Lille 2026**RAPHAËL ROMNÉE**

Et pourtant elle existe cette littérature...

Une association, le Cercle culturel de littérature ouvrière, paysanne et sociale (CCLOPS) qui se constitue en 2020 et entend se consacrer à la promotion, à la diffusion et à l'édition d'une littérature souvent marginalisée, parfois, aujourd'hui comme hier, niée, semble relever de la gageure. Certes soufflent des vents mauvais. Pourtant, malgré les hauts et les bas de l'itinéraire collectif, ce courant littéraire n'a jamais cessé d'exister, résistant aux anathèmes, aux replis comme aux silences coupables.

L'appropriation de la parole écrite par des ouvriers, des paysans, des employés est un fait présent, vivant et ne se réduit nullement à être une relique évocatrice du temps jadis. Cette actualité ne signifie pas l'absence d'une histoire, autonome, ayant une origine ancienne, enracinée dans la vie du peuple. Témoignages directs, produits sans aucune médiation de classe, livrés sans filtre, l'authenticité est ce qui caractérise la littérature prolétarienne, transmission d'un vécu ordinaire et immédiat ou fidélité mémorielle à un passé jamais renié. Tel est l'objet du CCLOPS, lieu fédérateur d'énergies mobilisées pour contribuer à la reconnaissance d'une littérature de contrebande.

FRAGMENTS, revue de littérature prolétarienne est un outil, parmi d'autres, de notre démarche collective. Un outil conçu non comme un lieu clos, réservé à quelques initiés cultivant un entre-soi confortable et rassurant, mais comme un espace ouvert à ceux et celles qui considèrent «avoir quelque chose à dire», comme le formulait Régis Phily.

FRAGMENTS #13 – JUIN 2026 - 10 € - 978-2-492416-15-6

